59e ANNEE (6e SÉRIE) — No 8 — 24 FEVRIER 1949

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Bulletin d'Ecriture Sainte

SOMMAIRE

I. — L'ANCIEN TESTAMENT, NOTAMMENT LA GENÈSE. — 1. J. Chaine, *Le Livre de la Genèse*. — 2. P. F. Ceuppens, O. P., *Quæstiones selectæ ex historia primæva*. — 3. J. Coppens, *La connaissance du Bien et du Mal et le Péché du Paradis : Contribution à l'interprétation de Gen.* II, III. — 4. P. H. Hœpfl, O. S. B., *Introductio specialis in Vetus Testamentum*, éd. V, ex integro retractata quam curaverunt A. Miller et A. Metzinger, O. S. B. — 5. Dom H. Duesberg, *Les valeurs chrétiennes de l'Ancien Testament*. — 6. J. Steinmann, *David, roi d'Israël*. — 7. G. Pouget et J. Guitton, *Le Cantique des cantiques*, 2e éd. — 8. *Etudes de critique et d'histoire religieuses*, Facultés catholiques de Lyon, 1948. — 9. *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, fasc. XXI-XXII, Israël-Judaïsme, 1948.

II. — UNE SÉRIE DE TRADUCTIONS. — 10. E. Osty, *Les Evangiles synoptiques*. — 11. *Le Nouveau Testament*, traduction nouvelle par les moines de Maredsous. — 12. Chan. L. Vénard, *Saint Jean vous parle*, textes choisis et commentés, 2e éd. — 13. M. Lepin, *Actes des Apôtres, Epîtres, Apocalypse*. — 14. *La Sainte Bible traduite en français*, sous la direction de l'Ecole biblique de Jérusalem : A. GELIN, *Aggée, Zacharie, Malachie* ; F. M. ABEL, *Les livres des Maccabées* ; HUBY, *L'Evangile selon saint Marc* ; E. OSTY, *L'Evangile selon saint Luc*.

III. — UNE NOUVELLE VIE DE JÉSUS. — 15. J. Ricciotti, *Vie de Jésus-Christ*.

I. — L'Ancien Testament, notamment la Genèse

1. — Pendant les quatre dernières années de sa trop courte vie, M. l'abbé CHAINE travailla à un commentaire de la *Genèse*, qui achève une carrière exégétique extrêmement active [1]. Depuis longtemps notre ami rêvait de mettre à la disposition du grand public catholique une étude, à la fois scientifique et abordable, qui donnerait réponse à ses curiosités et à ses difficultés. En l'écrivant et en la dédiant à M. A. Latreille professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Lyon, il a pensé notamment aux universitaires, dont il fut l'aumônier dans la région lyonnaise. C'est dire que ce travail n'était, dans son intention, qu'un aspect de son activité apostolique. On a dit ailleurs combien M. Chaine était profondément prêtre et apôtre et comment dans son ministère il mettait en œuvre une cordialité, une simplicité, une disponibilité, dont le souvenir et le rayonnement ne sont pas près d'être effacés [2]. Il n'eut le temps ni de corriger lui-même les épreuves d'imprimerie ; ni de connaître la lettre du R. P. Vosté, secrétaire de la Commission biblique, sur les sources de la Genèse et le genre littéraire de ses 11 premiers chapitres, lettre où il eût certainement trouvé un encouragement supplémentaire et que les éditeurs ont ajoutée en appendice à son livre. Le succès de librairie que ce livre connaît prouve qu'il doit être considéré comme un événement.

En fait, il comble une lacune d'importance. Il n'existait pas d étude d'ensemble, suffisamment moderne, sur la Genèse, chez les catholiques français. Nos frères allemands, plus heureux, avaient depuis 1930, le commentaire de F. Heinisch (Bible de Bonn), d'ailleurs moins ouvert que celui de M. Chaine. Chez nous, il fallait recourir à des études de détail, comme celles du P. Lagrange dans la *Revue biblique*. M. Chaine, qui les utilise abondamment, a le mérite de nous présenter une synthèse. En cela, il aura été un pionnier.

Le livre comprend d'abord une partie analytique, qui donne une traduction du texte très littérale et souvent savoureuse. Ce souci de littéralisme le conduit parfois à se contenter d'une simple transcription : en XXXV, 16 (p. 364) par exemple. Rarement on suit les LXX de préférence au T. M. : XLVII, 5-6 (p. 421). Plus rarement encore, on se permet une correction de l'hébreu par conjecture : XLIX, 22 (p. 432, 438). On sait d'ailleurs que le texte massorétique du Pentateuque, dans son ensemble, est mieux conservé que celui de toute autre portion de l'Ancien Testament. M. Chaine souligne les différences entre les textes hébreu, samaritain et grec là seulement où elles intéressent la critique historique : c'est le cas pour les chiffres et la chronologie des patriarches antédiluviens (p. 87) ou des ancêtres d'Abraham (p. 169). — Chaque péricope est suivie de son commentaire, à la manière des ouvrages de la collection « Verbum salutis ». Ce commentaire s'élargit en mises au point assez considérables, constituant des ensembles distincts : on y examine notamment les rapports des premiers chapitres de la Genèse avec les mythes babyloniens (p. 55-73 ; 91-96 ; 130-141) ; on y établit le genre d'historicité qui caractérise les récits sur les pre-

[1] *Le livre de la Genèse*, collection « Lectio divina » no 3, in-8, 600 fr. Editions du Cerf, Paris, 1948.

[2] La physionomie si attachante de M. Chaine a été évoquée dans les articles suivants : « Monsieur l'abbé Joseph Chaine » (1888-1948), par A. Latreille, dans *Cahiers de la Paroisse Universitaire*, juin-juillet 1948, p. 4 à 12 ; « Monsieur l'abbé Chaine », par J. Guitton, dans *Ecole et Pensée moderne*, sept.-oct. 1948, p. 44-45 ; « Monsieur Chaine », par A. Gelin, dans *Bulletin des Fac. cath. de Lyon*, janvier-juin 1948, p. 1-15. — Ses collègues de la Fac. de théologie et ses amis universitaires préparent un « Mémorial Chaine », recueil d'études religieuses, qui paraîtra dans quelques mois.

mières civilisations (p. 91-96) ou la « geste patriarcale » (p. 447-458). — A la partie analytique succède une partie de synthèse, plus courte (p. 459-518) qui est intitulée « Critique et Théologie » : elle étudie la question des sources et de la composition (p. 459-502), puis explique comment la théorie documentaire s'accorde avec la doctrine de l'inspiration (p. 503-512), enfin résume brièvement l'enseignement religieux de la Genèse (p. 513-518).

« Il me semble, à le lire, que j'entends encore sa voix », m'écrit un de ses amis universitaires. Il est certain qu'on peut difficilement échapper à cette impression de style parlé. Il s'est mis tout entier en son livre. On y trouvera notamment son goût des scènes et détails pittoresques : il avait pour les déceler, un véritable flair ; bien souvent on trouve chez lui des réflexions de ce genre : « le récit est plein de saveur et de vie » ; à ce titre, la partie la mieux venue de son exposé paraît être l'histoire des patriarches hébreux : le vieux texte se colore parce que, à deux reprises, l'auteur s'est rendu en cet Orient, hier encore immobile, et a regardé de ses yeux les fellahs de Palestine et les semi-nomades de l'Outre-Jourdain ; et aussi parce qu'il utilise la masse de renseignements fournis par cet autre observateur de génie qu'est le P. Jaussen (*Coutumes des Arabes au pays de Moab*, Paris, 1907 [3] ; *Coutumes palestiniennes : Naplouse et son district*, Paris, 1927). Qu'on lise chez M. Chaine ces scènes de vie orientale : le repas d'accueil aux hôtes (p. 235), le marchandage à la porte d'une ville (p. 279), la vie dans un foyer bigame (p. 221), l'animation à proximité des puits (p. 321), et l'on verra combien les récits de la Genèse s'éclairent.

Un autre trait psychologique de M. Chaine bien apparent est son désir de ne pas s'enliser en des questions qui lui semblent sans issue. Telle la question de Térah posée par les textes de Ras Shamra (p. 450), ou celle de Zabulon-Aser, dont les noms figureraient déjà dans un texte phénicien du XIVe siècle (p. 457) : il nous semble pourtant qu'on pouvait être plus affirmatif après les travaux de M. de Langhe (voir *Ami du Clergé*, 19 août 1948, p. 530).

Il est évident que dans des pages qui soulèvent tant de problèmes de détail, on ne sera pas toujours d'accord avec l'auteur. Relevons quelques minuties : Eden n'est-il situé qu'à l'Orient ? (p. 36) ; n'y a-t-il pas une tradition biblique qui le localiserait au Nord (Gen., II, 10 ss.) ? — Les Penizzi ne sont-ils pas de souche hourrite, plutôt qu'un reliquat des anciennes populations présémitiques (p. 191) ? — Le nom de Jérusalem est attesté bien avant le XVe-XIVe siècle (p. 204), puisqu'on le relève dans les textes égyptiens de proscription vers 2000. — Melkisedeq ne doit pas se traduire par « Sédéq est mon roi » (p. 204), mais par « Sédéq est roi ». — Il semble qu'on aurait pu mieux camper Abraham dans l'histoire en rattachant sa migration aux déplacements de populations qui ont duré de 1900 à 1700 dans le Fertile Croissant : la descente des Hourrites nordiques vers la Palestine a entraîné à sa suite les tribus nomades ou semi-nomades qui vivaient à leur périphérie dans la steppe syrienne : ces dernières portent le nom générique d'*Habiru* (peut-être « gens du sable ») et parmi eux se rangent, comme une partie dans un tout, les ancêtres des Israélites. M. Chaine ne souffle mot de ce conditionnement historique, magistralement décrit par le P. de Vaux dès 1938 et dans la *Rev. biblique* 1946, p. 321-348. (Voir sur cette présentation : *Ami* 1948, p. 531). De même il ne pose pas la question des Habiru comme on doit aujourd'hui la poser (p. 157) et quand il rend « Abraham ha Ibri » par « Abraham descendant d'Eber » (Gen. XIV, 13), (p. 197), pour une fois, il commente plutôt qu'il ne traduit.

Laissons ces détails pour fixer l'apport important du livre à l'exégèse catholique. Nos remarques porteront sur trois points.

A. — *La théorie des sources.* — Pour faire sentir l'intérêt, même apologétique, de cette théorie, il n'est que de voir comment un savant moderne, bien coté dans les milieux religieux [4], a pu lire les deux premiers chapitres de la Genèse, sans se douter de la fragilité de sa position, par manque évident de formation exégétique. « Il est assez curieux d'observer, écrit-il, que notre théorie recoupe d'une façon frappante le texte sacré ». Nous sommes donc en plein concordisme scientifique ! Sa théorie — que nous ne jugeons pas ici — c'est que dans l'évolution animale, le dernier échelon possèderait déjà les caractères morphologiques de l'homme, mais qu'il se contenterait de la satisfaction de ses appétits physiologiques ; voilà l'homme du chapitre Ier de la Genèse, à qui Dieu dit : « Croissez et multipliez ». Quant à l'Adam du ch. II, il représenterait un échelon nouveau de l'évolution, morphologiquement identique au précédent, mais séparé définitivement de l'animal par l'infusion de la conscience la possession de la liberté, et de l'idée morale. Dieu en effet lui fait une défense qu'il est libre d'enfreindre. Ainsi sont imaginés deux récits en séquence chronologique, alors qu'il s'agit de deux morceaux parallèles !

Le livre de M. Chaine met à l'abri de semblables élucubrations, où la Bible n'a certainement rien à gagner. La théorie documentaire dite des « quatre sources » y est exposée avec une grande précision et selon la forme classique qu'elle revêt chez des critiques comme Driver et Gautier, auteurs de manuels résumant les acquisitions du siècle dernier. Dans la Genèse, la source deutéronomique (D) n'existant pas, trois sources sont discriminées : la source yahwiste (J) qui offre un récit à peu près continu depuis la Création jusqu'à la mort de Joseph ; la source élohiste (E) qui aurait été utilisée comme un complément de la précédente ; la source sacerdotale (P), qui contient un récit continu comme J, mais ordinairement froid et schématique alors que le premier était plein de vie. Chaque source est caractérisée (p. 468-475). Pour les dater, M. Chaine fait d'abord appel à la législation du Pentateuque, qu'il persiste à classer sous les mêmes étiquettes critiques que les récits : pourtant ce point de vue assimilateur est de plus en plus tenu aujourd'hui pour dépassé (voir *Rev. Bibl.*, 1934, p. 433-437 ; Cazelles, *Etudes sur le Code de l'alliance*, Paris ; et les travaux de Alt, résumés par Coppens, *L'His-*

[3] Ce ouvrage vient d'être réédité à la Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, Paris-VIe (1948).

[4] Lecomte du Noüy, *L'avenir de l'esprit*, Paris, 1941, p. 230-231 ; *L'homme et sa destinée*, Paris, 1948, p. 100-104.

toire critique de l'A. T., Tournai, 1938, p. 75-76) et l'on ne peut guère partir des législations pour dater les récits : les deux groupes ont une histoire indépendante. Reste à dater les récits d'après leur contenu, surtout religieux : J et E apparaissent alors comme préprophétiques et antérieurs au IXe siècle (p. 487) ; ils utilisent d'ailleurs des documents écrits plus anciens, dont la complexité est analysée (p. 486), et aussi des traditions orales (p. 454) : ainsi s'opère le rattachement à Moyse. Quant à P dans sa portion historique, on nous le présente comme un résumé de la compilation J E et utilisant en outre d'anciennes sources (p. 488). Les pages où M. Chaine s'en explique n'ont pas la clarté qui lui est habituelle. La conclusion à laquelle il arrive est qu'« on peut parler d'une authenticité [mosaïque] substantielle ou médiane » (p. 492).

Il y a, en plus des 3 sources mentionnées, des passages qu'il affecte du sigle X : ce sont Gen., XIV ; XXXVI, 31-39 et XLIX, 2-27. Ce dernier chapitre qui contient des dicts sur les tribus serait du temps des Juges ou de David, sauf que le v. 10 aurait été ajouté au siècle d'Isaïe, au moment où les espérances messianique se sont précisées (p. 489).

On saura gré à M. Chaine d'avoir exposé si amplement et appliqué si minutieusement la théorie des sources. Depuis que le médecin catholique français Astruc en avait donné une première esquisse (1753), elle s'était trouvée *accidentellement* liée, dans le système de Wellhausen, à une philosophie évolutionniste et antireligieuse, de laquelle elle n'est pas *de soi* solidaire. La Commission biblique n'a fait des réserves sur la théorie qu'en raison des postulats d'ordre philosophique qui s'y étaient joints, car « l'organe du Saint-Siège n'a pas à se prononcer sur la valeur scientifique des différentes théories proposées pour résoudre un problème critique » (Béa). On lira donc avec attention le récit du Déluge et l'histoire de Joseph vendu par ses frères, dans la restitution qu'en donne M. Chaine en deux colonnes synoptiques. On conviendra que dans ces cas typiques, la théorie reste la meilleure hypothèse de travail [5].

Dans un récent article de la *Civilta cattolica* (reproduit dans la *Documentation catholique* du 6 juin 1948, c. 717 à 726), le R. P. Bea, recteur de l'Institut Biblique de Rome, a attiré l'attention sur l'état actuel de la théorie des sources. Il relève les conclusions de Weiser (*Einleitung in das Alte Testament*, 1939) qui, dans l'ensemble adopte cette théorie, mais ne lui reconnaît plus la force d'explication qu'on lui attribuait naguère, aux temps héroïques où Wellhausen, convaincu du caractère exhaustif de son travail, quittait le champ de l'A. T. pour aborder le Nouveau.

« Ce qu'a fait la critique du Pentateuque au cours des 150 dernières années, dit Weiser, est sans doute digne d'estime ; mais vu l'état actuel de la tradition, la critique littéraire peut difficilement atteindre le but qu'elle se propose : déterminer l'analyse des sources jusque dans les derniers mots. C'est un fait que beaucoup de matériaux ont traversé une longue histoire, pleine de vicissitudes, et que les sources, après avoir été réunies, ont eu elles-mêmes une tradition vivante, qu'il ne nous est pas encore donné, hélas ! de connaître pleinement : car nous ne savons pas durant combien de temps la tradition orale a accompagné la tradition écrite et quelle fut son influence sur celle-ci. Ces faits nous recommandent la prudence dans une analyse des sources trop mécanique et trop formellement logique... La science de l'A. T. se trouve aujourd'hui dans la période d'un nouvel examen de la critique littéraire, appuyé par les recherches effectuées dans les domaines de l'histoire et de la tradition. »

Les notations du R. P. Bea recoupent les observations du chanoine Coppens dans son livre essentiel mentionné plus haut. On y verra le chemin parcouru depuis Wellhausen : comment le *corpus* législatif du Pentateuque a été critiquement disjoint des récits qui l'encadrent ; comment certains critiques (Eissfeldt) ont pensé à une 5e source, la source laïque (L), datant de David ; comment, des sections narratives de l'Hexateuque, le critique Rudolph a supprimé le narrateur E ; comment le caractère homogène des sources a été de plus en plus attaqué ; et comment, par voie de conséquence, « il importe beaucoup moins de préciser la date de leur composition que celle de leurs origines premières, orales et historiques, leur *Sitz im Leben* [6], ce qui permet de remonter à une date beaucoup plus ancienne, que celle à laquelle s'arrête l'école wellhausénienne » (Coppens, *op. cit.*, p. 68).

Au vrai, M. Chaine ne contredit point à cette dernière observation : à plusieurs reprises (par ex. p. 454, 486) il fait état de ce travail de la tradition qui permet de remonter plus haut que les documents majeurs ; mais visiblement là n'est pas son centre d'intérêt. Il a voulu acclimater chez nous, dans un travail de haute-vulgarisation, la théorie critique documentaire, sous sa forme la plus classique. Ce travail manquait. Remercions M. Chaine d'avoir été, une fois de plus, un initiateur. D'autres études viendront qui, en partant de son livre, essayeront de cerner de plus près la complexité des problèmes [7].

Une dernière remarque à propos des documents : j'ai quelque difficulté à penser que le charisme de l'inspiration *ad scribendum* ne tombe pas sur J E ou sur P, mais qu'il soit réservé uniquement au dernier rédacteur (p. 511). Pourquoi ce charisme n'accompagnerait-il pas le travail de tous ceux qui furent responsables de la Genèse, depuis le stade de la formation première juqu'à celui de l'organisation dernière des récits ?

B. — *Les genres littéraires.* — Là encore, M. Chaine va de l'avant, suivant la suggestion de l'Encyclique « *Divino afflante spiritu* » précisée ultérieurement dans la Lettre du R. P. Vosté :

« Les formes littéraires [des 11 premiers chapitres de la Genèse] ne répondent à aucune de nos catégories classiques et ne peuvent pas être jugées à la lumière des genres littéraires gréco-latins ou modernes. On ne peut

[5] Disons en passant que la théorie ne semble pas applicable à Josué, comme M. Chaine le suppose p. 179 et 279, à propos de Jos., XXIV, qui serait de E et de 15, qui serait de P.

[6] Cette expression allemande, devenue classique, indique que le sens d'un événement ou d'un acte n'apparaît pleinement que si on le replace dans son milieu historique.

[7] Nous nous permettons de renvoyer au travail si suggestif d'A. George : *Le sacrifice d'Abraham*, dans *Etudes de critique et d'histoire religieuses*, Lyon, 1948, p. 99-110, où à propos d'un fait de la vie du patriarche, le jeune exégète partant du fait que « l'organisation des traditions patriarcales a été largement postérieure à la formation de leurs éléments » étudie les diverses intentions des narrateurs du fameux récit.

donc en nier ni affirmer l'historicité en bloc sans leur appliquer indûment les normes d'un genre littéraire sous lequel ils ne peuvent pas être classés... Déclarer *a priori* que leurs récits ne contiennent pas de l'histoire au sens moderne du mot laisserait facilement entendre qu'ils n'en contiennent en aucun sens, tandis qu'ils relatent en un langage simple et figuré, adapté aux intelligences d'une humanité moins développée, les vérités fondamentales présupposées à l'économie du salut en même temps que la description populaire des origines du genre humain et du peuple élu. »

L'importance de ces directives du secrétaire de la Commission Biblique n'a pas besoin d'être soulignée : voici l'exégèse catholique libérée de ce préjugé qui si souvent lui faisait ramener à un même gabarit historique des faits bibliques aussi dissemblables que les arbres du Paradis et la crucifixion du Seigneur. Cette invitation à la souplesse dans la critique littéraire est aussi lancée dans l'article déjà cité du R. P. Bea : « Les sciences profanes modernes [paléontologie, préhistoire, archéologie, anthropologie], remarque-t-il, ont rassemblé une telle quantité de graves difficultés contre l'ancienne interprétation littérale des onze premiers chapitres de la Genèse, qu'il n'est plus possible de conserver simplement l'exégèse de nos aïeux. Fermer les yeux devant ces faits serait, de la part d'exégètes, une grave infidélité au devoir qui leur est assigné par la divine Providence pour le bien de l'Eglise. »

Et le R. P. de constater : « Il faut avouer que nous sommes encore *aux premiers débuts* » du travail de mise au point.

M. Chaine apporte sa contribution à ce travail, en termes modestes, prudents et sages. S'ils heurtent parfois une mentalité encore très répandue, il faudra en dire autant des réflexions autorisées que nous venons de reproduire... La doctrine des 3 premiers chapitres de la Genèse (faits de la Création et de la chute), nous dit-il « a été pensée et transmise avec tout un monde de concepts scientifiques et mythiques qui n'en font point partie, comme ceux d'un firmament solide, d'arbres merveilleux, d'un jardin enchanté » : c'est dire qu'il faut distinguer le fond doctrinal et les images utiles pour l'enseignement d'un peuple. L'histoire primitive est ensuite définie (p. 97-100). L'histoire des « fils de Dieu » est rattachée au folklore (p. 105). Le récit du Déluge est « une tradition populaire d'origine chaldéenne, qui a été ensuite pensée dans une autre théologie et dotée d'un sens moral... Le Déluge demeurait un moyen d'enseignement religieux » (p. 140). L'histoire patriarcale est « une geste, gardienne de faits historiques, importante pour connaître l'origine d'Israël et le développement de la révélation » (p. 457). On y trouve des éléments fort divers : des étymologies populaires (p. 386), des « récits étiologiques » (p. 429), des thèmes dont l'origine est peut-être mythologique (par exemple la visite et le repas de Yahweh chez Abraham, p. 237), des thèmes apparentés au folklore (métamorphose de la femme de Lot, p. 251), des fragments épiques (p. 201 : mais « épopée » n'est-il pas un bien grand mot pour désigner la razzia d'Abraham en Gen., XIV) ?

C. — Le livre se termine par quatre pages sur *l'enseignement religieux* de la Genèse. — On a l'impression que c'est bref. Il est vrai que ces pages se donnent comme un rappel des observations qui parsèment le corps du livre [8]. Mais, même en tenant compte de cela, il reste que l'enseignement religieux de la Genèse aurait dû être plus puissamment synthétisé : nous croyons qu'aujourd'hui le renouveau biblique tient à ce qu'on cherche dans les Livres Saints une source de spiritualité authentique et qu'on a dépassé le point de vue apologétique de naguère. Or la Genèse est un grand livre religieux, où s'inaugure l'histoire du salut, cette histoire à laquelle nous nous trouvons participer. Le dessein salvifique de Dieu est universaliste, comme il appert des chapitres sur Adam ; cet universalisme est encore souligné à propos d'Abraham (p. 181). Mais ce dessein est contrecarré par le péché humain, qui est décrit dans Gen., I-XI avec toute sa profondeur et ses implications, en sorte que ces chapitres sont comme le drame de l'amour divin aux prises avec le refus de l'homme. C'est alors que Dieu choisit Abraham et une lignée privilégiée qui réalisera son plan : la Promesse mystérieuse dont vivent les patriarches est dès lors le fil conducteur de cette histoire du salut, qui est le contenu même de la Bible [9].

2. — Le R. P. Ceuppens, O. P., professeur d'exégèse à l'Angélique, publie une 2e édition de son *Historia primæva* (1934) qui était épuisée depuis dix ans, sous le titre « *Quæstiones selectæ ex historia primæva* » [10]. On connaît la manière de l'auteur : très grande clarté (un peu abondante), érudition quasi exhaustive, souci d'être utile aux théologiens, modestie qui s'affirme dès le prologue : « Certo sententiis nostris non omnes scientifici favent, conati tamen sumus, in quantum possibile fuit, verum ac genuinum sensum S. Scripturæ investigare, illumque dilucide proponere ». Le R. P. étudie quatre questions : la création du monde (Gen., I, 1-II, 4 *a*) ; la création et la chute du premier couple (Gen., II, 4 *b* - III, 24) ; le Déluge, avec son introduction qui narre l'union des « fils de Dieu » avec les « filles des hommes » (Gen., VI, 1 - IX, 17) ; l'épisode de Babel (Gen., XI, 1-9). Pour chaque question on nous donne la critique textuelle, littéraire et historique.

A lire en même temps ce livre et celui de M. Chaine, on constate que la documentation du professeur romain est bien supérieure ; rien ne lui a échappé de la littérature orientale et de la bibliographie contemporaine ; les citations des Pères sont nombreuses ; les opinions critiques sont données avec une grande honnêteté. Ce livre apparaît donc comme un bon instrument de travail et une source excellente de renseignements. — Mais sur le terrain de la méthode, M. Chaine reprend l'avantage.

[8] Il nous semble que le « serpent » de la Genèse aurait gagné à être présenté avec plus de grandeur : c'est une réduction des monstres mythologiques qui veulent faire échec à la Création. Le combat est maintenant situé sur le plan moral. Cette réduction était facilement pensable, étant donné le rapprochement naturel avec Am., IX, 3 (p. 60). Voir A. Gelin, *Idées maîtresses de l'A. T.*, p. 69.

[9] Plusieurs imperfections sont à relever dans l'impression du livre. Les renvois à la pagination sont tous erronés du fait qu'on a ajouté en tête une notice sur M. Chaine. On fera donc systématiquement un décalage. — P. 280, lire *haram*, au lieu de *harem*. P. 456, lire *Nin-Gal*, au lieu de *mingal*. P. 55, 66, mettre « foudre » au masculin.

[10] In-8 de XXIV-576 p., chez Marietti, Turin-Rome, 1948.

On a vu plus haut avec quelle délicatesse critique des biblistes comme les R. P. Vosté et Bea parlent de l'histoire. Par comparaison, des syllogismes de ce genre apparaissent bien massifs : « Totus liber Geneseos, ergo etiam tria priora capita, est liber historicus » (p. 163) ; « Narratio nostra [Gen., II-III] libro historico inserta est, suspicio ergo historicitati favet, unde narrationis historicitatem probare nobis non incumbit, sed characterem ejus mythicum monstrare ad adversarios nostros attinet » (p. 165 ; cf. p. 319). Répéter le mot « histoire » vingt fois à la p. 163 est très bien, mais que dira-t-il à un moderne à propos du chapitre I de la Genèse, où il ne peut connoter que *la réalité objective d'un fait dogmatique*, la création du monde ; ce fait dogmatique a été, nous dit la p. 81, *révélé* par Dieu à Abraham. Il n'y a rien là qui évoque un processus de témoignage humain, propre à l'histoire. Il fallait donc expliquer au préalable ce qu'on entendait par ce mot. C'est évidemment dans le même sens qu'il faut le comprendre aux ch. II et III de la Genèse : ils contiennent *des faits dogmatiques*, comme la création spéciale de l'homme et la chute des premiers parents. Alors prennent toute leur valeur les excellentes remarques sur le caractère général de la narration « in qua auctor [sacer] variis symbolis, expressionibus popularibus, diversis anthromorphismis *doctrinam* suam exponit » (p. 180) ; on peut en conséquence considérer comme symboliques la côte d'Adam (p. 174), la mention des deux arbres paradisiaques (p. 180, 181), le défilé des animaux devant Adam (p. 182). Nous dirions plus simplement : des images utiles pour l'enseignement religieux qui est d'ailleurs fort bien discerné par le P. Ceuppens.

La méthode comparatiste a aujourd'hui droit de cité dans l'exégèse catholique. Une telle méthode a même mis en un relief saisissant (c'est la remarque de l'Encyclique) la supériorité d'Israël dans les domaines littéraire et religieux. Pour ce dernier, on assiste à un processus d'assimilation, de filtrage et de dépassement où la critique moderne peut percevoir comme une *manuductio* divine. « Peut-être, écrivait Van Hoonacker [1], le seul moyen vraiment efficace pour combattre l'influence pernicieuse des mythes babyloniens parmi le peuple hébreu, était-il, tout en gardant l'enveloppe extérieure, de substituer aux doctrines fausses et immorales dont ces récits étaient les véhicules, des doctrines vraies et promotrices d'une doctrine plus élevée. Il est inutile de rappeler encore, comme on l'a fait si souvent, le rapport que l'on observe à ce point de vue entre les récits babyloniens de la création et du déluge et les récits bibliques ; pour certains détails d'ordre accessoire, l'affinité est frappante et va parfois jusqu'à la ressemblance du tour de phrase et de l'expression ; mais le contenu religieux est complètement transformé. » S'il en est ainsi, pourquoi le R. P. tient-il tant à ce que la narration biblique du Déluge n'ait aucun contact littéraire avec la narration babylonienne conservée dans l'épopée de Gilgamès, celle-ci étant censée ne constituer qu'une déviation polythéiste par rapport à une tradition antérieure, conservée dans le fragment d'Hilprecht (XXII[e] s. av. J.-C.) et qui semble monothéiste : en sorte que soit la narration biblique, soit la recension d'Hilprecht seraient des témoins très purs d'une plus ancienne tradition (p. 306, 315). L'inconvénient d'une telle hypothèse est de n'expliquer pas les ressemblances indéniables que l'on relève entre le récit de la Genèse et celui de Gilgamès.

Il est demandé au bibliste non seulement d'avoir le sens du conditionnement historique, mais encore celui du développement historique. Le lecteur de la page 183 apprendra avec un certain étonnement qu'Azazel (Lev., XVI, 7-8) « procul dubio est diabolus ». Azazel n'est-il pas plutôt un vieux djinn malfaisant du désert ? Quant au « diable » (Satan, *diabolos*), c'est originairement l'adversaire céleste des hommes, spécialisé dans une œuvre de perversion : il est l'ennemi de l'humanité plutôt que l'antagoniste de Dieu : c'est lui qui diminue Job devant Dieu (Job, I, 6 ss.), lui qui attaque le grand-prêtre Josué (Zach., III, 1 ss.), lui qui fait pécher David (I Chr., XXI, 1). Le serpent de la Genèse, apparaît lui, comme l'antagoniste de Dieu. Ce n'est que vers la fin du Judaïsme biblique (Sap., II, 24 ; Jo., VIII, 44 ; Apoc., XII, 9 ; XX, 2) qu'on a réduit à l'unité ces 2 figures et qu'on leur a assimilé Azazel. Ces nuances d'ordre historique ont échappé au P. Ceuppens (p. 187).

Ces remarques d'ordre méthodologique ne contredisent cependant pas la bonne impression que nous a laissé cet ouvrage : ses positions sont progressistes ; le dossier volumineux qu'il verse à chaque question est pour le théologien un point de départ excellent ; la clarté même de l'exposé, en des matières si difficiles, révèle le bon ouvrier.

3. — C'est sur le mystère du premier péché en sa relation avec le Serpent que s'est penché le chanoine J. Coppens, professeur à l'Université de Louvain. Son livre reproduit une conférence prononcée à Cardiff, en septembre 1946, devant la « *Society for Old Testament Study* » et qu'il a étoffée de notes critiques et de justifications archéologiques [2]. Après avoir précisé que la « connaissance du bien et du mal », vu le climat du récit, ne peut exprimer en fait que la science du péché, il se demande à quelle transgression concrète l'auteur sacré a pu songer. Il s'agit certainement d'un péché d'orgueil, d'*hybris*. Mais sur quel plan plus déterminé s'est manifesté le péché de l'esprit ? Ici se pose « le problème d'une certaine interprétation sexuelle du récit ». Ce dernier contient « une foule de menus détails, de sous-entendus, pourrait-on dire, qui nous orientent vers une faute de cet ordre particulier » (p. 19). C'est d'abord le climat général où le problème sexuel est présenté : deux allusions à la pudeur (II, 25 ; III, 7), deux à la maternité (III, 16, 20) le montrent déjà et n'est-il pas vraisemblable que le problème ait retenu l'attention du vieil auteur oriental qui réfléchit sur la condition humaine ? La sanction contre Eve est en rapport avec la vie conjugale : ne nous fait-elle pas conjecturer une faute du même ordre ? Surtout le serpent évoque le domaine de la vie sexuelle : il est, dans les représentations de Canaan et du Moyen - Orient, l'emblème ou l'attribut des dieux et déesses de la

[1] Dans *Ephemerides theologicæ lovanienses*, 1941, p. 221 (article publié par J. Coppens).

[2] *La connaissance du Bien et du Mal et le Péché du Paradis : contribution à l'interprétation de Gen. II-III.* — Gembloux, Duculot, s. d., 194 p., 350 fr. franç.

végétation et de la fécondité ; en Palestine pré-israélite, on le trouve associé, comme emblème phallique, à la déesse nue (p. 21, 92-107).

Coppens pense que cette dernière indication est précieuse pour fixer le cadre historique ou le *Sitz im Leben* de la présentation littéraire dont l'auteur sacré s'est servi pour décrire, sous un langage figuré, les origines du mal moral dans l'histoire de l'humanité (p. 97) ; car l'hagiographe a pu s'inspirer d'un cadre cananéen, du cadre historique de son époque, pour raconter les faits des origines, car « comment se représenter qu'à travers des milliers d'années d'existence l'humanité ait conservé, sous ses couleurs primitives, intactes, inaltérées, un récit de la chute, dérivant en ligne droite par le canal d'une tradition où n'aurait coulé qu'une eau pure, en rien contaminée » (p. 26) ? On se représenta donc le péché primordial comme une tentative de soustraire à Yahweh l'institution du mariage (Gen., I, 28) pour la rapporter, la vouer, la consacrer à ses adversaires par excellence, les dieux des cultes naturistes de la végétation et ouvrir ainsi largement la porte à toutes les déviations sexuelles que l'histoire de ces cultes honteux nous a fait connaître (p. 26). Il y aurait donc eu, sous la représentation du premier péché, une intention polémique qui aurait d'ailleurs porté ses fruits puisque la déesse aux serpents a reculé, en fait, devant la réaction israélite (p. 97).

Cette exégèse n'est pas tout à fait nouvelle (cf *Vivre et penser*, 2e série [1942], p. 164), mais la netteté qu'elle prend ici méritait qu'on s'y arrêtât. D'autant plus qu'une fois encore, c'est un problème méthodologique qui se trouve posé. Coppens pense en effet que dans notre Genèse actuelle, le thème n'a laissé que des vestiges et qu'il était beaucoup plus appuyé dans une forme plus ancienne de la tradition (p. 19, 26). Son travail, comme celui de George, cité plus haut, oriente donc l'exégèse de la Genèse vers des voies nouvelles, qui sont celles de la *Formgeschichte Schule*. Le travail ne manquera pas aux exégètes de l'avenir !

4. — Le manuel biblique du P. HŒPFL, professeur au Collège romain de Saint-Anselme a toujours joui d'une grande autorité. La partie qui nous occupe ici avait été publiée en 1921 : là voilà, mise au point par deux disciples du R. P. qui sont eux-aussi professeurs au même Collège [3]. La « rectractatio » a consisté d'abord à tenir compte de l'immense bibliographie concernant l'A. T. jusqu'à la fin de 1944 : le manuel est ainsi un instrument d'érudition de grande valeur. Elle a consisté encore plus dans une revision des positions dans un sens nettement progressiste : les auteurs, avec la modestie qui convient aux vrais savants, avertissent qu'ils n'ont pas donné que des solutions parfaites. L'optique du faiseur de Manuel est généralement moins modeste ! Remercions les RR. PP. de nous avoir fourni des solutions à la fois prudentes et ouvertes sur l'ensemble des problèmes bibliques. Dans les recensions de l'*Ami du Clergé*, nous nous référerons souvent à eux, comme il nous est déjà arrivé de le faire à propos de Jos., x [4]. C'est dire mieux que par un compte rendu détaillé, l'autorité que nous reconnaissons à ce guide, qu'il faut chaudement recommander à tous les professeurs d'exégèse.

5. — En 1946-7, Dom DUESBERG donna à Strasbourg des conférences sur l'Ancien Testament, qu'il vient de grouper sous un titre un peu paradoxal [5] et qu'a préfacées Mgr Weber, évêque de la ville et lui-même bibliste distingué. Un livre de Dom Duesberg est toujours intéressant : il y a du tempérament, de la puissance de choc, de l'esprit, une horreur de la banalité et par dessus tout une connaissance approfondie de la Bible et de son contexte culturel. Les sujets abordés ici sont divers et le titre adopté : *Valeurs chrétiennes de l'A. T.*, ne les recouvre pas précisément. Les 2 premiers chapitres (« les préjugés contraires à la lecture de l'A. T. » — « l'A. T. et la critique ») sont pleins de remarques piquantes, jetées comme en passant. A propos de Renan, on nous dit qu'il « est plus strict ou moins nuancé que la Commission biblique » (p. 27) ; à propos de la critique qui a droit de cité dans l'Eglise on remarque : « Les gens casaniers n'aiment ni les déménagements, ni les grands nettoyages ; ils tiennent à leurs habitudes... C'est de l'ingratitude ; la critique les a mieux servis qu'ils ne soupçonnent » (p. 47) ; à propos des genres littéraires on valorise ainsi le *muthos*, qui est, comme on sait, la philosophie des peuples primitifs : « On exclurait le mythe s'il n'apparaissait de plus en plus dans les traditions antiques comme le réceptacle de trésors de vérité qu'y renferme l'imagination populaire » (p. 33). Les derniers chapitres qui abordent ces thèmes : Le Dieu des pères, les saints de l'A. T., la Geste du peuple de Dieu, sont plus construits que les premiers et vraiment pleins de sève religieuse. Bref un livre qui, pour n'être pas du meilleur Duesberg, apportera beaucoup aux lecteurs qui ont déjà une certaine culture biblique.

6. — M. l'abbé J. STEINMAN avait déjà écrit pour la collection « Témoins de Dieu » un excellent *Job* (1946). Son « *David, roi d'Israël* » n'a pas déçu notre attente [6].

« Si elle veut être sérieuse et sincère, nous avertit l'auteur, une biographie spirituelle de David ne saurait prendre l'allure d'un ouvrage de piété chrétienne. David fut tel que nous le montre la Bible ; nous n'avons pas à le recréer au gré de nos préférences. Il est suffisamment grand sans nous et à sa manière. Si sa vie contient certaines pages sanglantes, nous n'accuserons pas trop vite son temps de barbarie, nous souvenant avec humilité qu'à ce triste égard notre siècle n'a rien à envier au passé lointain. »

Pour écrire cette vie, Steinman a su distinguer,

[3] P. H. Hœpfl, O. S. B., *Introductio specialis in Vetus Testamentum, ed. va ex integro retractata* quam curaverunt A. Miller et A. Metzinger, O. S. B. ; XXVI-600 p., Romæ, 1946.

[4] Voir *Ami du Clergé*, 1948, p. 532-533, à propos du livre du chan. Glorieux *Fils de David, fils d'Abraham*. Rassurons un de nos lecteurs à qui notre recension de ce livre n'a pas paru assez élogieuse. Nous pensons que ce livre mérite le succès, et nous pensons *aussi* que le ton du critique ne doit pas être uniquement « bénisseur ». Les deux choses ne sont pas contradictoires. Notre correspondant nous signale qu'il est parlé des premiers chapitres de la Genèse à la p. 34 : nous rectifions volontiers sur ce point.

[5] *Les valeurs chrétiennes de l'Ancien Testament*, éditions de Maredsous, 1948, 175 p., 285 fr.

[6] Coll. « Témoins de Dieu », Ed. du Cerf, Paris, 1948, 188 p., 150 fr.

dans les sources bibliques, des éléments de valeur historique différente, depuis la merveilleuse histoire de la famille de David (II Sam., IX à XX, plus I Rg., I-II), écrite par un contemporain du roi, jusqu'aux traditions qui tiennent de l'hagiographie et de la chanson de geste. Un départ très délicat entre ces divers éléments est esquissé p. 159-163. Le récit du combat singulier de David avec Goliath ferait partie des éléments les moins solides (p. 83). — St. a lui-même traduit les textes qu'il cite : sa traduction est extrêmement vivante ; dans les morceaux poétiques, elle manque parfois de rigueur : en Is., IX 5, on a mis parmi les titres du Messie celui de « Conquérant », alors que le TM. porte : « Père (ou Bienfaiteur) perpétuel » ; en Is., IX, 1, il faut lire « ombre épaisse » et non « ombre mortelle » (p. 172) en Jer., XXX, 9, il ne faut pas parler de « ressusciter » David, mais de « susciter » (p. 174). La traduction de Ps. CX, 3, a toujours été une *crux interpretum* : celle qu'on nous donne p. 164 n'emporte pas l'adhésion [7]. — Il y a peu de fautes exégétiques, tout au plus quelques petites bavures : ainsi il est étonnant qu'on ne nous fasse pas grâce (p. 175), même à titre informatif, de la relation qu'auraient les Chants du Serviteur avec le roi Joachim ; le Ps. LXXX-IX n'est certainement pas le fait d'un scribe tardif (p. 177), mais d'un prince de la maison de David, qui pourrait bien être Zorobabel.

Ce que fut David, S. réussit étonnamment à le montrer : politique habile mais n'aimant pas à verser le sang ; faible avec les femmes ; prompt au repentir ; d'une religion simple, mais qui apparaît par certains côtés en avance sur son temps : il ne lie pas Yahweh à l'arche autant que ses contemporains (II Sam., XV, 25) ; il ne croit pas à l'effet quasi magique de la malédiction (II Sam., XVI, 11-12). La tradition a eu conscience de cette avance et elle a dû grandir David à mesure qu'elle-même s'affinait. Mais ce grandissement est en même temps une fidélité à ce qu'avait été réellement le personnage historique : vicaire, prêtre et chantre de Yahweh.

7. — Professeur à l'Université de Montpellier, J. GUITTON ne limite pas ses recherches à la philosophie. Plusieurs études, publiées dans une vaste série intitulée « *La Pensée moderne et le catholicisme* » (Aix, Editions Provençales) ont fait connaître au grand public un apostolat biblique qui s'exerce notamment dans les milieux de l'enseignement. Il réédite aujourd'hui une étude sur le *Cantique des cantiques* [8], qu'il a signée de concert avec son maître en exégèse, M. Pouget, le lazariste dont il a tracé naguère un si vivant portrait [9]. Il n'est peut-être pas très difficile de conjecturer ce qui revient à l'un et à l'autre. L'hypothèse de lecture considère le Cantique comme un drame : c'était celle de Delitzsch (1875) et de Renan (1860) ; M. Pouget l'a acceptée et lui a donné « un droit de cité substantiel à l'intérieur de la tradition catholique » (p. 5), en un temps où elle était celle de beaucoup d'exégètes. M. Guitton lui a donné une sorte de survie, en centrant bien l'intérêt sur ce point : « la Sulamite reste fidèle à son bien-aimé malgré les avanees royales » : le berger étant le fiancé de l'héroïne, c'est en définitive à une apologie de la fidélité conjugale que la pièce serait ordonnée, et accessoirement à un éloge des mariages assortis. Les prodiges d'ingéniosité, de souplesse et de sous-entendus qu'il faut pour faire pénétrer l'hypothèse dans le texte suffisent à juger la théorie, qui est en défaveur aujourd'hui. On considérera plutôt le Cantique comme une collection de poèmes, dont nous n'avons pas, en cette chronique, à dire le sens : c'est la position commune des auteurs catholiques, séparés d'ailleurs dans leur exégèse par bien des nuances, pour ne pas dire plus. — On verra sur ce sujet : Suys, s. j. (*Biblica*, 1932, p. 209-227) ; Tobac, *Les cinq livres de Salomon*, Louvain, 1925, p. 84 ; Buzy, dans la *Bible* de Pirot, t. VI, p. 281-363.

Ceci dit, il reste que le livre de J. Guitton a une grande valeur de suggestion par les points de vue exposés dans sa préface et parsemés dans les quatre chapitres où il aborde successivement le problème littéraire, le problème historique [10], le problème moral et le problème mythique. Il a très heureusement vu dans la publication du Cantique une *date* importante : celle où l'on a découvert la valeur de l'amour humain (Cant., VIII, 6, p. 15). Il a consacré des pages lumineuses à la méthode allégorique et aux sens spirituels (p. 114 ss.) qu'on fera bien de méditer, en un temps où la question est à l'ordre du jour.

8. — Les collègues et amis de M. VAGANAY, professeur d'exégèse du N. T. aux Facultés caholiques de Lyon, lui ont offert, à l'occasion de sa 20e année d'enseignement, un volume de *Mélanges*, où paradoxalement les études bibliques n'ont trait qu'à l'Ancien Testament [1]. On y lira, outre l'article du P. George, déjà cité (p. 115) : un commentaire du Ps. CX par E. Podechard (psaume composé en l'honneur de David, au moment de son installation à Jérusalem, sa nouvelle capitale, et qui est, avec la prophétie de Nathan, le point de départ du messianisme royal et davidique) ; — une étude de A. Barucq, sur « Péché et innocence dans les psaumes bibliques et les textes religieux de l'Egypte du Nouvel-Empire » ; — une de A. Gelin sur « L'allégorie des pasteurs dans Zacharie ». — Signalons enfin l'article de G. Jouassard, doyen de la Faculté de Théologie de Lyon sur « Les Pères devant la Bible ».

9. — A la cadence régulière de deux fascicules par an le *Supplément* au *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux continue sa publication. On relève dans les derniers fascicules les articles suivants concernant l'A. T. : *Israël* (voir recension dans *Ami* 1948, p. 531), par R. de Vaux ; *Jérémie* (lettre de) par A. Robert ; *Jérémie* (livre de) par A. Gelin ; *Jérusalem* par H. Vincent ; *Job* (livre de) par A. Lefèvre ; *Joël* (livre de) par R. Pautrel ; *Jonas* (livre de) par A. Feuillet ; *Josué* (livre de) par A. Auvray. Notre prochaine chronique d'A. T. devant avoir pour objet principale la littérature prophétique, nous

[7] « Avant (que tu voies) l'aurore, dans le sein de ta mère je t'ai engendré ».

[8] G. Pouget et J. Guitton, *Le Cantique des Cantiques*. In-12, 188 p., 2e éd., Gabalda, Paris 1948.

[9] *Portrait de M. Pouget*, Gallimard, Paris, 1941.

[10] A la p. 76, on fait dériver *paryanka* (palanquin) du syriaque, alors qu'il s'agit du sanskrit.

[1] *Etudes de critique et d'histoire religieuses*. In-8 de 140 p. Facultés catholiques de Lyon, 1948.

aurons l'occasion de revenir sur plusieurs de ces articles. Ceux qui concernent le N. T. sont : *Jacques* (épître de) par J. Bonsirven ; *Jean* (épîtres de S.) par R. Leconte ; *Jean* (évangile de S.) par E.-B. Allo ; *Jésus-Christ*, par J. Lebreton ; *Judaïsme palestinien au temps de J.-C.* par J. Bonsirven. Là encore, nos futures chroniques trouveront leur pâture.

II. — Une série de traductions

Un peu partout dans la chrétienté, on éprouve actuellement le besoin de retraduire nos livres saints. Ce travail répond à un double besoin : un de précision et un de propagande. Les catholiques Américains entreprennent une traduction d'allure scientifique qui correspond à peu près à notre Bible du Cerf : sous le patronage de la « *Catholic Biblical Association* » le livre de la Genèse vient de sortir [2]. De leur côté les catholiques anglais ont depuis 1945, une traduction de tout le N. T. par Mgr Ronald A. Knox [3] : cette traduction, entreprise sur la Vulgate, a reçu l'approbation de la hiérarchie, l'année même du centenaire de la conversion de Newman. Elle est destinée à doubler la vieille version dite de Reims, qui date de 1582, et sans doute, peu à peu, à la remplacer dans l'usage courant. Nous indiquerons ci-dessous quelques essais en langue française [4].

10. — Après son excellente traduction de saint Paul, parue en 1945, le chanoine Osty, professeur à l'Institut catholique de Paris, nous en donne une des Evangiles synoptiques [5], qui avait toutes chances de ne pas nous décevoir. « Ce livre est avant tout une traduction », nous déclare-t-il (p. LXIII). les 65 pages d'introduction étaient cependant nécessaires, pour nous renseigner sur chacun des auteurs, dont on essaie une psychologie littéraire. Il y a là de fines notations : « Marc n'est pas un style écrit : c'est le style oral, abrupt, vif, familier, incorrect, d'un homme du peuple qui bravement et simplement redisait ce qu'il avait vu et entendu » (p. XXVIII) c'est-à-dire la narration de Pierre. Quant à Matthieu il a « régularisé, allégé, " intellectualisé " » cette même narration (p. XXXIV), mais en revanche nous a gardé beaucoup plus fidèlement l'enseignement catéchétique de Pierre, qui est l'enseignement même de Jésus (p. XXXVIV) ; cet ensemble, actes et paroles, fait que « le livre entier baigne dans une atmosphère de gravité religieuse... On s'y croirait dans un temple, tellement tout y respire l'hiératisme et la religion » (p. XLIV). Quant à Luc « une rumeur d'âmes chantantes bruit tout au long de cette œuvre d'optimisme... Il est incomparable dans les morceaux où il ne relève que de lui-même... C'est sa délicatesse d'âme qui nous ravit et fait de la lecture de son livre un véritable enchantement. Luc a le don d'apaiser et de séduire... Il n'est peut-être pas [d'ouvrages] qui rendent Dieu si aimable ni qui stimulent à pareil degré le désir de devenir meilleur » (p. LX).

Il fallait bien aborder, fût-ce par la bande, le problème synoptique et c'est ici que nos éloges seront plus discrets. A la base des Synoptiques, il y a, nous dit-on, la catéchèse hiérosolymitaine de Pierre, conçue, semble-t-il, comme le voulait M. Lévesque, selon un plan quadripartite. C'est elle qu'utilise Matthieu, bien qu'il fût lui-même témoin oculaire (p. XIX). C'est elle que Marc met par écrit en l'allégeant de tout ce qui était sans intérêt pour les chrétiens de Rome (p. XIX). Cette « unité de source, la catéchèse de Pierre, explique les ressemblances des parties communes aux trois synoptiques » (p. XX). Matthieu est parfois beaucoup plus près que Marc de la catéchèse palestinienne de Pierre (p. XXXVII). On nous en dit trop et pas assez ! Quelle est donc précisément cette mystérieuse catéchèse hiérosolymitaine de Pierre *et quel est son rapport exact avec le Matthieu araméen?* Et puisqu'on accepte que Marc l'allège, pourquoi est-on si décisif pour affirmer que « Marc est, des trois synoptiques le seul qui n'abrège jamais » (p. XXVII) ? Il faudrait au moins ajouter : « dans les passages qu'il veut bien rapporter ». Bref, c'est la position même du problème synoptique qui est en jeu. Dans son livre si suggestif, *La voix vivante de l'Evangile* (Casterman, 1946), Cerfaux, a indiqué à plusieurs reprises (p. 45-54, 58, 70-71) la dépendance de Marc par rapport à un évangile primitif écrit (que Cerfaux identifie au Matthieu araméen). C'est dans ce sens que la critique de demain se dirigera probablement : on s'expliquera alors pourquoi Marc, tout en gardant le cadre du sermon sur la montagne (III, 13) omet les Béatitudes ; omission du même genre pour les tentations messianiques de Jésus d'une frappe si primitive ; pour le détail des « logia » on reconnaîtra facilement en Mc. XIII, 14, une abréviation par rapport à Mt. XXIV, 15 ; en Mc. XIII, 17 une autre par rapport à Mt. XXIV, 20 (mention du sabbat, trop juive pour Marc). Ces observations tendent à prouver que le deuxième évangéliste a travaillé sur sources [6].

Mais l'effort de M. Osty est, nous a-t-il dit, un effort de traducteur. Et sur ce point on se plaît à reconnaître que la réussite est très grande. On lui saura gré de s'être particulièrement appliqué à rendre le style vivant, alerte et souvent un peu rude de Marc : la lecture de certains lieux classiques en convaincra : V, 1-17 (le forcené de Gerasa) ; IX, 14-29 (l'enfant possédé) ; X, 46-52 (l'aveugle de Jéricho). Et comme nous sommes heureux de lire enfin une traduction *vraie* de la 1re Béatitude (Mt., V, 3) : « Bienheureux ceux qui ont une âme de pauvre » ; on a tellement déformé le sens de ces mots (jusqu'à y voir la mention des prolétaires !) ; les « pauvres d'âme » sont les clients de Yahvé, déjà bien connus dans le Psautier sous le nom d'*anawim*. On a su trouver le joint exact entre deux expressions dont l'une dit trop et l'autre pas assez : en Mt. III, 1, « le Royaume des Cieux est là » est mieux en effet que « est arrivé » ou que « est proche ». Sachons

[2] The Holy Bible : *The Book of Genesis*, New-Jersey, 1948, VI-150 p.

[3] *The New Testament of our Lord and Savior Jesus Christ newly translated from the vulgate Latin*, Londres, 1945.

[4] Il faudrait y ajouter la traduction du N. T. par Dom Botte, de l'abbaye du Mont-César, en Belgique. Mais nous n'avons pu nous la procurer.

[5] *Les Evangiles synoptiques, traduction nouvelle avec introduction et notes*, éditions Siloë. In-8 de LXVI-320 p., 320 fr. Paris, 1948.

[6] En plus des indications prises dans Cerfaux, voir la vue globale de sa solution dans *Ephemerides theologicæ lovanienses*, 1938, p. 330-351. Voir aussi ce qui est dit ci-dessous p. 124, de Ricciotti. Attendre enfin l'article Matthieu (évangile de S.) dans le *Supplément au Dict. Bible* (Vaganay).

goûter la version de Lc. x, 11 : « Même la poussière de votre ville qui s'est collée à nos pieds, nous l'essuyons pour vous la laisser. » Les aramaïsmes ne sont jamais lourdement rendus : ainsi Mt. xviii, 3, que la Vulgate a calqué matériellement — et n'a pas compris — devient : « Si vous ne redevenez petits enfants... » Mais pourquoi l'aramaïsme qui gît certainement sous Lc. xv, 18 reçoit-il une telle valorisation dans la traduction, où le oh ! initial est certainement une broderie : « Oh ! je vais partir, je vais aller vers mon Père... ». Même aramaïsme en Lc. xxiv, 12, rendu par « partit et courut ». En Mc. ii, 12 : « Nous n'avons jamais vu ça » nous plaît. En Mt. xi, 18, « il est possédé » est devenu amphibologique dans le français populaire : pourquoi pas « il est endiablé » c'est-à-dire « fou » (Joüon, *L'Evangile de N.-S. J.-C.*, Paris, 1930, p. 72). En Lc. i, 34, « Je garde la virginité » est, comme on l'a dit, un joli targum, mais que nous admettons [7].

Nous souhaitons la plus large diffusion à la traduction de M. Osty, qu'il faut savoir goûter verset par verset. Les notes annexées au volume (p. 251-314) justifient souvent le choix auquel il s'est arrêté et nous font comprendre un peu son immense travail. Il renoue la tradition de Lemaître de Sacy à cause de l'élégance de la forme, mais y ajoute une rigueur d'authentique savant.

11. — Les moines de Maredsous ont lancé une traduction du N. T. pour les milieux populaires, qui a connu en Belgique un immense succès [8]. Nous l'avons essayée plusieurs fois en lecture publique et il est incontestable qu'elle accroche l'attention. Elle est l'œuvre, semble-t-il, de plusieurs traducteurs, mais qui ont eu le même souci de rendre le texte de façon vivante. L'Apocalypse nous a paru particulièrement soignée et — ce qui ne gâte rien — les notes, ici plus nombreuses, supposent une exégèse honnête. La modernisation des termes peut parfois surprendre : en Jo. xii, 21, les Grecs abordent Philippe en lui disant : « *Monsieur* (Kyrie), nous voudrions voir Jésus » ; mais, Dieu merci ! les « apôtres » ne deviennent pas des « militants » ! En Jo. ii, 4 « Mère, en quoi cela nous regarde-t-il » est en partie de l'interprétation. — Nous serions heureux que l'on supprimât de la prochaine édition l'étrange glose sur Mt. v, 3, d'après laquelle « pauvres en esprit » pourrait signifier : ceux à qui l'intelligence n'a été accordée qu'avec parcimonie (p. 15). C'est un affreux contresens.

12. — Le chanoine Vénard, professeur de sciences à l'Ecole St-Maurice de Vienne, a gardé toute sa vie un grand attrait pour les études exégétiques. Il a donné à ce titre sa collaboration à la *Revue du Clergé français*, à la *Revue apologétique* ainsi qu'aux *Dictionnaires* de *Théologie* et *de la Bible*. En 1942, il publiait chez Bloud et Gay une anthologie commentée de Saint Jean, qui voulait être le pendant du « *Saint Paul vous parle* », écrit par l'abbé Roffat. Pieusement, un de ses neveux, prêtre, a réédité cet ouvrage, où la ferveur s'allie à la science pour notre utilité [9].

Les textes de l'Evangile et de la I^a Joan. sont groupés dans un ordre logique, qui met en lumière les thèmes centraux ; pour l'Evangile : le Christ lumière ; le Christ vie ; le Christ donnant à ses disciples leurs pouvoirs, ses promesses, ses consignes de charité ; pour l'Epître : Dieu lumière ; Dieu charité. Les extraits de l'Apocalypse suivent l'ordonnance même du livre.

Une grande sobriété caractérise les introductions et les notes, rédigées en style de scholiaste. Les unes et les autres veulent mettre à la disposition des fidèles les acquisitions de l'exégèse, et ne visent qu'à éclairer le texte, traduit directement sur le grec. Parfois l'éclairage n'est pas tout à fait suffisant : le problème du *Logos* ne se situe pas uniquement par rapport à Philon (p. 18), mais par rapport aux personnifications du Judaïsme ; le baptême de Jean n'est-il qu'une invitation à la pénitence (p. 24) ? n'est-ce pas au moins un instrument indirect de la rémission des péchés ? le culte en esprit et vérité n'aurait-il pas gagné à être expliqué par ses préparations dans l'A. T. (p. 43) ? la « semence divine » de I Jo. iii, 1 n'est pas à identifier avec le Saint-Esprit (p. 105), mais avec la grâce ; enfin voir dans la 2^e Bête de l'Apoc. xiii, 1, une représentation des propagateurs de fausses doctrines dans le monde, et dans les deux témoins du ch. xi la collectivité de prédicateurs de l'Evangile (p. 121) n'est-ce pas dilater à l'extrême les symboles apocalyptiques ?

Dans le IV^e Evangile, plus que dans les Synoptiques, la marque de l'auteur se fait sentir. Il a mis plus de lui-même dans son œuvre, remarque M. Vénard, revêtant l'enseignement du Sauveur de la forme personnelle qu'il avait prise en son esprit, sous l'influence de l'Esprit Saint, après de longues années de méditations et de prédications (p. 15). Cela nous permet de recueillir dans l' « Evangile spirituel », non seulement le témoignage d'un témoin oculaire, mais encore celui d'un mystique. C'est ce qui faisait écrire au P. Mersch (*Le Corps mystique*, i, p. 178) : « Le Christ qui y parle est *aussi* le Christ intérieur à Jean et intérieur aux chrétiens. »

13. — Du livre de M. Vénard, il faut rapprocher celui que M. Lepin vient de consacrer aux *Actes des Apôtres, Epîtres, Apocalypse* [10]. Le vaillant exégète qui a affermi tant d'âmes, au moment du modernisme, par ses nombreuses publications, continue ainsi son apostolat biblique, tout en dirigeant la congrégation des Servantes de Jésus Souverain Prêtre, dont il est le fondateur. Le livre contient la traduction et l'explication succincte du texte ; ce dernier est divisé en paragraphes aussi nombreux que cela a paru utile pour éclairer « la marche logique des idées » (on sait que M. Lepin a un tropisme bien caractérisé pour la logique et qu'un de ses travaux antérieurs porte le titre de « *Psautier logique* ») ; enfin une table copieuse (p. 389-444) reproduit intégralement les textes importants pour l'histoire du Christianisme primitif : classés « logi-

[7] P. 164, en Lc I, 53, lapsus assez considérable de typographie.

[8] *Le Nouveau Testament, traduction nouvelle* par les moines de Maredsous, éd. de Maredsous, par Maredret, Belgique, 1948, 604 p., 210 fr.

[9] L. Vénard, *Saint Jean vous parle*, textes choisis et commentés, 2^e éd., Procure générale du Clergé, Paris, s. d., 182 p., 150 fr.

[10] M. Lepin, *Actes des Apôtres, Epîtres, Apocalypse*, éditions Dumas, St-Etienne, 1948, 448 p., 250 fr.

quement » (p. 389), ils tiennent lieu d'une « concordance réelle » [1] et seront fort utiles au prédicateur et à l'homme d'oraison.

La traduction est claire. Elle est proche du grec, et a souvent une saveur de mot à mot, selon une manière qui rappelle curieusement celle de Loisy. La rigueur pourrait être cependant accentuée en tel passage : on se demande pourquoi τὴν παρθένον qui est traduit en I Cor., VII, 36 et 37 par « sa vierge » devient subitement au v. 38 « sa fille » (p. 135) (noter au v. 36 un lapsus fâcheux : « il ne pêche pas » pour « il ne pèche pas »). En Phil, II, 9 « au nom de Jésus » est amphibologique : l'adoration universelle qui est évoquée s'adresse au nom de Kyrios que Jésus a reçu à sa Résurrection ; il faut donc traduire : « au nom [nouveau] de Jésus » En Col I, 18, la suggestion de Dom Botte méritait (p. 241) d'être mentionnée et même retenue : le Christ est appelé « Archè » (la Puissance) par opposition polémique aux « archai » (les puissances angéliques) (p. 230). En I Cor., IV, 6 la fameuse maxime que le traducteur suppose sans sourciller n'est due sans doute qu'à la pénétration dans le texte d'une note marginale (p. 129). — Les notes exégétiques ne sont pas toujours au point : depuis le P. Allo, la glossolalie ne peut plus s'entendre d'un parler « en langues étrangères, qu'on n'avait jamais apprises » (p. 146). La conversion de S. Paul est datée de 32, ce qui est un heureux progrès. Les Epîtres de S. Paul sont données dans l'ordre chronologique ; mais nous aurions préféré qu'*Hébreux* figurât après les Pastorales, un peu en marge des autres épîtres.

14. — Les Editions du Cerf qui ont déjà lancé les collections bibliques « Témoins de Dieu » et « Lectio divina », ont entrepris une œuvre de longue haleine qu'elles pensent mener à bien en peu d'années. Il s'agit d'« une traduction catholique de toute la Bible qui réponde à ce que demande le grand public cultivé » ; donc traduction fidèle, mais encore « traduction littéraire aussi éloignée de la paraphrase que de la transcription ».

L'entreprise doit être réalisée en deux étapes : les différents livres de l'Ancien et du Nouveau Testament paraîtront d'abord en *fascicules séparés* ; ensuite sera publiée une *Bible complète*.

L'initiative est venue de l'Ecole Biblique de Jérusalem qui assume la direction de l'œuvre ; mais y collaborent fraternellement des prêtres séculiers, des jésuites, des dominicains, des bénédictins, des oratoriens et des sulpiciens. Chaque traducteur est contrôlé exégétiquement et littérairement, par deux collaborateurs, dont certains sont des écrivains bien connus : ainsi M. Gilson, de l'Académie française a revu la traduction des Maccabées ; M. Marrou, professeur à la Sorbonne, revoit celle de la Genèse. Le travail est ensuite soumis à l'approbation d'un Comité directeur. Ainsi on est entouré de garanties certaines.

Les quatre premiers fascicules sont sortis l'été dernier [2]. Le papier est beau, la typographie soignée. La traduction est faite sur le texte original, établi critiquement ; un premier registre de notes justifie les leçons adoptées ; un deuxième éclaire le texte. L'abondance relative de ces registres dépend de la teneur des livres bibliques : pour Zacharie par exemple, où le texte est visiblement surchargé et souvent plein d'obscurités, il a fallu faire bonne mesure.

Il est bien délicat de se présenter soi-même. Disons au moins qu'on a eu le souci de placer les trois derniers petits prophètes dans une histoire du salut. Les destinées de la Communauté juive post-exilique s'esquissent déjà dans leurs oracles. « Ils sont les témoins d'un passage progressif d'un certain ordre à un ordre nouveau ; ils attestent la prise de conscience — combien lente ! — d'une mission plus purement spirituelle » (p. 8). Ils travaillent à redonner au judaïsme sa base essentielle et prennent position devant les deux grandes institutions de l'avenir : le sacerdoce, la Royauté davidique. Il nous a été reproché de moderniser à propos du mot « *péha* » (Ag., I, 1 ; Za., VI, 11 ; Ma., I, 8) que nous avons traduit par « Haut-Commissaire » et non par « gouverneur » mais nous renvoyons à Littré, qui connaît sa langue : « Commissaire : délégué à qui le gouvernement confie, à titre provisoire, certaines fonctions ». On a admis quelques petites transpositions dans le texte de Zacharie (p. ex. IV, 6 *b* - 9) et — ce qui est sans doute moins heureux — le report des gloses au registre des notes : il serait mieux, dans l'édition définitive, de les laisser dans le texte, en caractères qui les signalent comme telles ; ainsi a procédé la « Bible du Centenaire ».

Je voudrais remercier ici mes recenseurs, les PP. Pautrel, s. j., et Fontoynont, s. j., de leur collaboration effective : nous avons hésité ensemble à propos de bien des difficultés et telle traduction un peu neuve (Za., VII, 12 : « où il est, quelque chose va germer ») est leur œuvre autant que la mienne.

Nul n'était plus indiqué que le P. Abel, professeur à l'Ecole biblique de Jérusalem, pour nous introduire à l'histoire des Maccabées — (c'est la nouvelle transcription adoptée, à la place de Macchabées) [3].

I Maccabées, achevé vers 100 av. J.-C. est l'œuvre d'un Juif de Jérusalem qui « a su allier à l'ingénuité du conteur antique le sérieux de l'historien et le sentiment d'un poète ». L'information est directe : outre les souvenirs personnels, il met en œuvre les Annales du sacerdoce (XVI, 24 ss) et une collection de documents officiels gardée au Trésor (XIV, 49). Le livre a une philosophie, ou plutôt une théologie de l'histoire : l'action de Dieu sur les événements est marquée ; les malheurs sont considérés comme la suite des péchés. « L'imitation des anciens récits de la conquête de Canaan a porté l'auteur à exagérer le chiffre des effectifs militaires,

[1] On appelle « Concordance réelle » celle qui classe les matériaux bibliques dans l'ordre des idées, par opposition aux « Concordances verbales » qui opèrent ce classement dans l'ordre des mots. Les concordances verbales (latines) les plus connues sont celle de Dutripon, celle de Peultier, et celle (manuelle) de Lachaux.

[2] A. Gelin, p. s. s., *Aggée, Zacharie, Malachie*, 71 p., 115 fr. ; F. M. Abel, o. p., *Les Livres des Maccabées*, 172 p., 270 fr. ; J. Huby, s. j., *L'Evangile selon Saint Marc*, 84 p., 135 fr. ; E. Osty, p. s. s., *L'Evangile selon Saint Luc*, 146 p., 225 fr.

[3] Prochainement va paraître, chez Gabalda, un commentaire fouillé auquel le P. Abel travaille depuis plusieurs années. Les notes, un peu rares qu'il nous donne à l'occasion du texte, ne sont donc qu'un avant-goût.

surtout ceux des ennemis... Sa phobie de l'héllénisme le rend parfois injuste envers les Séleucides et leurs fonctionnaires ». Ses tendances sadducéennes lui font passer sous silence les indignités des grands-prêtres. I Mcc. est la traduction grecque d'un original hébreu, non d'un araméen. — II Mcc. envisage les événements, non sous l'angle politique mais théologique. « L'auteur prend souvent l'aspect d'un prédicateur plutôt que d'un historien. » Il enseigne la résurrection de la chair, ce qui le rattache à l'école pharisienne, la prière pour les morts, l'intercession des saints. Son centre d'intérêt est le Temple de Jérusalem pour lequel il préconise deux fêtes, celle de la Dédicace et celle du jour de Nicanor (ch. II). Au point de vue littéraire, il se classe parmi les historiens pathétiques bien connus dans l'hellénisme ; d'où : « peintures aux couleurs vives, recherche de l'effet tragique, goût prononcé pour les prodiges, pour les manifestations célestes, substitution de la rhétorique à la description technique, discours ampoulés, exagération des nombres » (p. 16). Il abrège un écrivain judéo-grec de Cyrénaïque, un certain Jason, qui écrivit peu après 160 av. J.-C. et que les remarques littéraires précédentes visent aussi. Ce dernier a donné sur la préhistoire du soulèvement maccabéen une foule de détails indépendants dont il n'y a pas lieu de suspecter l'historicité. L'abréviateur lui ajoute certaines choses, en particulier les deux lettres du début, dont la première (I, 1-10) date de 124 avant notre ère. L'auteur de II Macc. rédigea donc son livre vers cette époque. — Certains dogmes prennent, en II Mcc, un relief spécial : on aurait aimé lire quelques développements d'ordre théologique sur la résurrection (VII, 9, 11, 14, 23 ; XII, 43-44), la valeur expiatrice des souffrances du juste (VII, 37-38).

La traduction de Saint Marc par le F. Huby aura été sa dernière publication [4]. Une courte préface donne les renseignements essentiels sur l'auteur du 2e Evangile et son style. Une mention est faite de la « Méthode d'histoire des formes » (*Formgeschichtliche Methode*), qu'on peut utiliser — c'est bien là un trait psychologique du P. Huby — à condition de la laisser « dans le domaine purement littéraire de la classification des récits, sans la transformer en argument contre la valeur historique des Evangiles » (p. 13). Le problème d'une source écrite, tel que nous l'avons envisagé p. 120, n'est pas abordé. La traduction n'est pas, comme on pourrait le croire, une simple reproduction de celle que le R. P. avait publiée en 1924 pour « Verbum salutis » : l'examen d'un passage comme V, 1-17 (le démoniaque de Gerasa) montre que la première traduction a été perfectionnée dans le détail : au v. 5 « se tailladant » est mieux en effet que « se meurtrissant » ; au v. 6 « Que me veux-tu, Jésus ? » est préférable au mot à mot de la première version « Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus ? » ; au v. 12 « Envoie-nous chez les porcs, que nous y entrions » est moins lourd que « Envoie-nous chez les pourceaux, afin que nous entrions en eux » ; au v. 15, on est revenu au présent historique de Marc. Cette reprise par le menu d'un travail déjà fait est la dernière leçon que nous laisse ce grand travailleur : elle est singulièrement émouvante.

L'Evangile selon Saint Luc de M. Osty reproduit la traduction parue dans ses « *Evangiles synoptiques* » et dont nous avons fait plus haut l'éloge.

En même temps que nos frères protestants achevaient leur « Bible du Centenaire », commencée en 1918, paraissaient les premiers fascicules de la Bible du Cerf. Très prochainement trois autres suivront (Ezéchiel, Ecclésiaste, Corinthiens). Espérons que le rythme de publication s'accélèrera encore [5].

III. — Une nouvelle Vie de Jésus

Le chanoine Ricciotti, professeur à l'Université de Rome, a beaucoup publié depuis 25 ans. Ses travaux sur le livre de *Jérémie*, sur le *Cantique*, sur la *Guerre Juive* de F. Josèphe et surtout son *Histoire d'Israël* (voir *Ami* 1948, p. 277-278) révèlent une compétence fort à l'aise sur des chantiers assez divers. Cette impression ne sera pas démentie à la lecture de son dernier livre, pour lequel il a trouvé comme traducteur un italianisant des plus cotés [6].

[4] Le P. Huby a lancé en 1924 la collection « *Verbum salutis* » (chez Beauchesne) où il n'a pas publié moins de 7 livres. Le P. de Lubac (*Recherches de science religieuse*, 1948, p. 325) a tracé de lui ce portrait : « Modeste, sans éclat, comme en demie-teinte, et cependant jamais banal ; discret, patient, modéré, mais ferme, fidèle et courageux ; resté jusqu'au bout très jeune d'esprit, sympathique à tout ce qui se cherchait de bien autour de lui, mais en même temps homme de tradition, profondément enraciné ; sensible à tous les courants de son époque, mais non moins attentif aux besoins des âmes ; à la fois humaniste, exégète et théologien, mais avant tout homme spirituel. »

[5] Signalons aussi une traduction nouvelle des quatre évangiles, qui nous parvient au moment de mettre sous presse, parue sous ce titre : *L'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (In-8 de 380 p., Paris, Alsatia, 1948).

Elle a été faite sur le grec de Westcott et Hort par M. l'abbé Fernand Martin et « revue par un groupe d'exégètes sous la direction de Mgr Calvet ». Le *Nihil obstat* est signé par M. Osty. Les garanties scientifiques et littéraires de ce livre sont donc des plus sérieuses.

Le but de cette édition est d'offrir aux catholiques actuels une présentation de l'Evangile qui rappelle les magnifiques enluminures dont ce livre divin était orné dans les siècles de foi par des artistes qui voulaient exprimer ainsi leur vénération à son égard. De là les 141 gravures sur cuivre qui vont de la lettrine et du cul-de-lampe jusqu'à la demi-page et même à la page. De là une typographie très soignée, très lisible, tirée sur papier fort.

L'adaptation aux goûts du lecteur contemporain apparaît dans le style où les expressions vieillies et devenues conventionnelles par un très long usage ont été remplacées par des mots concrets et même familiers. Elle apparaît aussi dans le choix des explications données en partie dans une Préface de quatre pages placée en tête du volume et surtout dans 17 pages de notes placées à la fin ; on trouve dans ces dernières une introduction à chaque évangile et quelques explications exégétiques ou morales. Elle apparaît enfin dans la volonté de garder aux phrases une tournure française qui s'écarte sans hésiter du style sémitique des évangélistes et même paraphrase quelque peu en vue d'exprimer plus clairement l'idée essentielle de l'original (par ex. en Jo., II, 4 : « Pourquoi, ô femme, interviens-tu *dans ma mission ?* » ou en Lc, XXIV, 17 : Les pèlerins d'Emmaüs « *montrèrent leur visage* tout assombri » les mots que nous soulignons ne correspondent à rien dans le texte grec) ; ailleurs il y a changement du temps des verbes, ce qui en quelques cas est bien difficile à admettre (par ex. Jo., XXI, 18, le présent au lieu de l'imparfait).

Mais « on n'a pas songé à entreprendre un travail d'érudition... Notre souci principal a été de faire comprendre l'Evangile à tous, puisqu'il a été annoncé pour tous. » Si l'on se place à ce point de vue, l'ouvrage est une belle réussite et mérite un franc succès.

[6] J. Ricciotti, *Vie de Jésus-Christ, avec introduction critique*, traduction de Maurice Vaussard. — In-8 de 710 p., 1200 fr. Bibliothèque historique, Payot, Paris, 1947. — La traduction de « Aufklærung » par « Illuminisme » (p. 192) est un contre-sens. Il y a une phrase non-française à la p. 516, début du 3e alinéa.

Le livre s'ouvre par une confidence. Blessé grièvement à la guerre de 1915-1918, l'auteur se revoit dans un hôpital du front italien avec, sur sa paillasse, un évangile « où les taches de sang s'étaient superposées aux lettres grecques en manière de rubriques » : il eut alors la pensée d'écrire une vie du Christ qu'il réalisa seulement à la seconde guerre mondiale : « le sang étant revenu sur le monde, il fallait aussi qu'y revînt l'Evangile ».

Une Introduction de 266 pages nous fait connaître le milieu politique, social, religieux et géographique de l'Evangile ; puis les sources non chrétiennes et chrétiennes à utiliser pour une Vie de Jésus. Les pages sur la question synoptique sont intéressantes et on regrettera seulement que le genre adopté par R. ne lui ait pas permis d'entrer dans le détail, ni de nous donner des références bibliographiques [7]. A la p. 141 il répond à la question que nous posions p. 120 à propos de la préface de M. Osty : « En écrivant, [Marc] reproduisait *la catéchèse orale de Pierre*, qui, toutefois, n'était ni distante de *l'écrit de Matthieu* [*araméen*] ni étrangère à lui, mais pour une grande part en constituait le fond. Aussi Marc, en entreprenant son travail, estima-t-il que celui-ci serait non seulement facilité mais encore indirectement garanti, s'il prenait comme point de référence l'écrit qui en quelque manière pouvait être rapporté à Pierre lui-même, c'est-à-dire le document de Matthieu », qui d'ailleurs, ajoute-t-on, pouvait être à sa disposition sous forme de traduction grecque. En conséquence l'Evangile de Marc apparaît comme « une fusion de deux sources, celle de sa mémoire [conservant la catéchèse de Pierre] et celle du document qu'il avait sous les yeux ». Retenons de ceci que Marc a travaillé sur source écrite et notons la convergence de cette observation avec celles de Cerfaux et Vaganay, pour un éclairage nouveau de la question synoptique. — L'Introduction continue par une étude sur la chronologie de Jésus, qui serait né en 6 av. son ère [8] et mort en l'an 30 après 2 ans 1/2 de vie publique (résumé p. 175). — Une note sur le portrait physique de Jésus constitue une digression fort érudite, où l'on nous parle de la légende de Véronique en citant Pétrarque (p. 183-187). C'est un des charmes du livre d'y voir l'érudition la plus vaste au service d'un humanisme de qualité : Horace (p. 395), d'Annunzio, Dante viennent naturellement sous la plume de R. — Un exposé alerte et nerveux sur les interprétations rationalistes de la vie de Jésus termine l'Introduction il souligne la succession rapide de ces théories et cette espèce de fatalité qui les entraîne vers des positions de plus en plus intenables. Ni Renan, ni Loisy, ni Couchoud ne sont oubliés dans cette galerie. Tous « ces démolisseurs sont désormais presque « dépassés » ; naturellement, après avoir régné plusieurs années, ils refusent d'abdiquer et demeurent tenacement attachés à leurs méthodes ; mais, comme il est déjà advenu pour l'A. T., pour le Nouveau aussi la critique démolisseuse par principe est en décadence et bientôt demeurera la peu enviable prérogative des « vieux ». Aujourd'hui, en raison soit des plus récentes découvertes, soit de beaucoup d'autres motifs, la critique sage vise à être constructive et sa dernière conclusion veut être un « oui » (p. 6).

C'est à ce genre de critique que R. s'efforce dans le corps de son ouvrage.

On y louera la clarté de l'exposé, que favorise d'ailleurs la division en paragraphes numérotés ; la connaissance approfondie du pays et des mœurs ; la prudence de l'archéologue ; la sûreté de l'exégète ; et même cette imagination vive, source de si heureux rapprochements ou évocations [9] qui fait penser au mot de Duhamel : « L'historien véritable n'est pas greffier, mais poète ».

Aux *Vies* de Jésus dont le public français cultivé était déjà pourvu (Lagrange, Prat, Lebreton), celle-ci s'ajoute avec des notes nouvelles : elle est souvent plus colorée, plus vibrante, moins irénique [10] et surtout munie d'une Introduction dont nous avons essayé de dire le prix.

Signalons quelques-unes des critiques qu'on peut lui faire. — Des lacunes d'abord : absence de tables, soit alphabétiques, soit de références, grâce à quoi l'instrument de travail qu'elle constitue serait amélioré ; absence d'une histoire de la critique catholique, parallèle à celle de la critique rationaliste et où apparaîtraient ses magnifiques efforts. — On aurait aimé voir mieux marquées les articulations majeures de la carrière du Christ, que la « vue rétrospective » des p. 700-705 n'a pas davantage fixées ; une mise en relief plus accentuée de la crise galiléenne, en relation avec la confession de Césarée de Philippe eût été désirable ; de même une insistance sur la Parabole des vignerons homicides qui, à la veille de la Passion, marque la rupture de Jésus avec le Judaïsme. — Le livre n'est pas une théologie évangélique : on désirerait pourtant voir mieux dégagée la notion centrale de Royaume, dans son contenu et son développement. En d'autres points on a l'impression que le problème théologique est esquivé (p. 577 : à propos de Mc. XIII, 32). — Les pages sur Jean-Baptiste sont basées sur une exégèse harmonistique (p. 277-282) : il faut reconnaître cependant que l'auteur habituellement ne succombe pas à cette tentation et souligne expressément différentes traditions entre lesquelles l'historien se doit d'essayer un choix (p. 601, note 2 : choix de Luc pour l'institution de l'Eucharistie, préférablement au groupe Mt-Mc.). Dans le même ordre d'idées, il excelle à montrer les rédactions quelque peu divergentes en dépendance des catéchèses respectives qu'elles représentent et aussi en relation avec l'action rédactionnelle des évangélistes (p. 573, 578).

[7] L'auteur s'est abstenu, malgré le caractère très précis de ses commentaires, de signaler habituellement les références aux critiques qu'il attaque et aux critiques catholiques dont il manifeste une si exacte connaissance.

[8] L'étoile des Mages ne peut être une donnée sûre pour la chronologie. « Il suffit de s'arrêter un instant sur les particularités du récit évangélique (Mt., II, 2, 9-10) pour comprendre que ce récit entend présenter un phénomène absolument miraculeux, qu'on ne peut d'aucune manière faire entrer dans les lois établies d'un météore naturel, fût-il rare » (p. 165).

[9] La confession de Césarée est imaginée en face du temple d'Auguste : il y a une petite recherche d'effet (p. 420-421). Excellent rapprochement entre le triomphe de Titus et le jour des Rameaux (p. 546), entre les pleurs de Jésus et de Titus sur la ville de Jérusalem (p. 549). Description un peu appuyée de la fête d'Hérode-Antipas (p. 576-577). Le silence des disciples à Césarée est-il bien « semblable à celui d'une jeune fille demandée en mariage » (p. 421) ? Zachée : « un chef de cette bande de sangsues qui suçaient le sang du pauvre monde » (p. 534).

[10] Ricciotti n'est pas tendre pour les critiques : voir par ex. p. 391 (Jülicher).

Mais il serait bon que cette critique littéraire débouche en critique historique : alors pourraient être éliminées jusqu'aux dernières traces d'harmonistique (p. 533 : à propos de la double Jéricho, l'ancienne et l'hérodienne qu'on fait intervenir dans un but harmonisateur ; p. 545 : à propos du couple « ânon et ânesse » de Mt., XXI, 7 qui s'origine évidemment à Zach., IX, 9 ; on pouvait s'en tenir au témoignage de Mc., XI, 7 qui ne fait état que d'un animal).

Ces remarques ne diminuent pas l'impression très favorable que nous laisse ce beau travail et que nous voudrions faire partager à nos lecteurs. L'orientation juste qu'il donne au problème synoptique, la masse de renseignements qu'il contient, l'amour avec lequel il est écrit nous le rendent précieux.

A. GELIN, p. s. s.

Biblia sacra iuxta latinam vulgatam versionem *ad codicum fidem... cura et studio Monachorum abbatiæ pontificiæ Sti-Hieronymi in Urbe,* O. S. B., edita. — **Liber Verborum dierum** *ex interpretatione S. Hieronymi.* — Romæ, Typis polyglottis vaticanis, 1948.

Voici le 7e volume de l'édition critique de la Vulgate latine à laquelle travaillent les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Jérôme. (Ont déjà paru les cinq livres du Pentateuque et les premiers livres historiques : Josué, Juges, Ruth, Samuel, Rois.)

L'innovation qui frappe d'abord le lecteur est le changement de titre. Le mot *Paralipomènes* ne s'y trouve pas. C'est que ce nom a été donné par les Septante au livre sacré, avec l'intention, disent les anciens commentateurs, de faire entendre que dans cet ouvrage avaient été recueillis des documents et des faits « laissés de côté » par les auteurs inspirés des livres historiques précédents et notamment par les auteurs des livres de *Samuel* et des *Rois*. Cette conception ne correspond que partiellement à la réalité car on trouve dans les Paral. une forte proportion de récits qui leur sont communs avec les recueils antérieurs; mais ils sont présentés sous un nouveau jour ce qui donne lieu à la suppression ou à la modification de quelques détails et à l'adjonction de beaucoup d'autres. Le titre hébraïque du livre est *Dibrê hayyamîm,* mot à mot « Evénements des jours », ou *Annales,* ou *Chroniques* (ce dernier terme, usité chez les protestants, tend aussi à prévaloir chez les catholiques). Saint Jérôme a traduit ce titre tantôt par *Verba dierum* tantôt par *Liber Verborum dierum*. Cette seconde formule figure sur la couverture de la présente édition, tandis que la première se lit dans les titres courants.

Une autre innovation par rapport à nos bibles latines est la réduction des deux livres en un seul, contrairement aux Septante, conformément à l'hébreu. Pourtant les éditeurs ont compris qu'il ne fallait rien changer à la numérotation des chapitres : aussi le chapitre I du livre II, qui devrait être le chap. XXX du livre unique, garde son no I et le titre courant mentionne : *II Paralipomenon* à partir de cet endroit jusqu'à la fin du volume.

Comme pour les livres précédents, tous les manuscrits connus ont été exploités et les résultats de ces travaux sont consignés dans trois séries de notes de critique textuelle courant au bas des pages. Mais aucune note exégétique n'est donnée : il appartiendra à d'autres groupes de savants d'utiliser le texte ainsi établi et ses variantes en vue de l'interprétation philologique et historique des récits. En fait nous n'avons pas remarqué que cette nouvelle édition pose de nouveaux problèmes importants ou modifie substantiellement les données des anciens problèmes (voir par ex. II Paral., XXXIII, 12-13 sur la conversion de Manassé, sa libération et son retour à Jérusalem où il reprend son pouvoir : le texte nouveau est identique à celui de l'édition sixto-clémentine de la Vulgate).

Une courte préface de 4 p. énumère, décrit, classe les manuscrits consultés et définit la méthode selon laquelle ils ont été utilisés. Dans ce livre sacré, où abondent les listes généalogiques, les variantes dans l'orthographe des noms hébreux de personnes et de lieux étaient très nombreuses : elles ont été colligées avec soin et classées dans les notes.

Ainsi se poursuit, à une cadence qui s'accélère, cette publication qui fait le plus grand honneur à la science biblique catholique et au groupe de patients érudits dont le culte pour la parole de Dieu inspire et soutient le laborieux effort.

F.-M. C.

CHRONIQUE DE THÉOLOGIE ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE

(Fin. — Voir *Ami* du 10 février)

SOMMAIRE

V. — **Spiritualité franciscaine.** — 28. Omer Englebert : Saint François d'Assise ; — 29. Leprohon : La vie merveilleuse de S. Fr. d'Ass. ; — 30. P. Gemelli : Le message de saint François d'Assise au monde moderne ; — 31. P. Willibrord : Saint Antoine de Padoue, docteur de l'Eglise : sa vie, son œuvre ; — 32. P. Bonnefoy : Les trois voies de la vie spirituelle de saint Bonaventure ; — 33. P. V. Breton : La vie de prière.

V. — Spiritualité franciscaine

28. — Les biographies consacrées à saint François d'Assise abondent et sont remarquables tant par leur sens critique que par le style. Et pourtant l'important volume dans lequel M. Omer ENGLEBERT reprend ce sujet est une œuvre originale et utile [8]. Depuis que parut au début de ce siècle la biographie de Jœrgensen et quelques années plus tard celle de Cuthbert, toutes deux traduites en français, des découvertes ont été faites dans les archives et commentées par les spécialistes ; il convenait d'en tenir compte. D'autre part l'enthousiasme des récents biographes pour le Poverello les inclinait vers une histoire un peu romancée, dont l'œuvre de Jœrgensen est une réussite presque parfaite. Avec M. Englebert on revient à l'histoire sans autre ornement que la simple vérité.

A la base de cette *Vie* une étude sérieuse et critique des sources et des travaux récents a permis de jeter de solides fondations. On en trouve les éléments dans quatre *appendices* (35 p. au total) de bio-bibliographie critique, suivis de trois tables

[8] Omer ENGLEBERT. — **Vie de saint François d'Assise.** — In-8 de 464 p., avec 16 hors-textes en héliogravure, 390 f. — Paris, Edit. Albin Michel, 1947. — Ce volume est le premier d'une collection dirigée par le même auteur et lancée par le même éditeur sous ce titre : « *Les Grands Spirituels* ». On annonce, comme devant y paraître un *Saint Vincent de Paul* de Mgr Calvet, un *Gerson* de M. Combes, un *Newman* du P. Bouyer, un ouvrage sur *Les Pères du Désert* par le chan. Draguet.

générales (30 p.). On les interprétera à l'aide des renseignements donnés dans la préface (30 p.) qui ouvre des aperçus sur les étranges ignorances et l'admiration débordante qui ont accompagné la mémoire de saint François depuis sa mort jusqu'à nos jours.

Pour la mise en œuvre, d'ordinaire M. E. ne reproduit pas tout au long les documents : il en insère dans son récit les traits essentiels, en les accompagnant toujours de références précises qui permettent au lecteur d'en vérifier et d'en apprécier le degré de certitude ; car celle-ci varie beaucoup d'une source à une autre. L'auteur se met ainsi en règle avec les exigences de la science historique. Mais ayant pris ces garanties, il devient artiste. Il ne l'est pas seulement par les 17 planches reproduisant les plus beaux tableaux consacrés à la gloire de saint François ; il l'est encore et davantage par le goût sûr avec lequel il dégage et met en valeur dans son texte la donnée essentielle d'un récit ancien en abrégeant maint détail secondaire, par la limpidité d'un style si simple qu'on en oublie l'auteur pour n'être attentif qu'à l'objet, par une sorte de ferveur communicative qui émane du saint sans doute, mais avec laquelle le lecteur est mis en contact direct par une main habile et discrète. C'est là un heureux début pour la collection que ce volume inaugure. Nos confrères tireront profit de cette intéressante lecture ; elle est à recommander dans les communautés religieuses et les séminaires, parmi les tertiaires franciscains et aux personnes qui, vivant dans le monde, sont attirées vers l'idéal évangélique tel que l'a compris et réalisé dans sa vie un des plus grands et des plus aimables saints de l'histoire de l'Eglise.

29. — Sur saint François, M. Leprohon ne nous apporte rien de nouveau [9]. Mais il raconte avec fidélité et simplicité cette vie où l'on respire constamment le surnaturel le plus authentique, le plus épanoui, le plus joyeux.

Les documents y sont utilisés dans un récit continu et personnel, sans longues citations, sans références, sans bibliographie. Ce n'est pas un ouvrage destiné aux savants, mais une histoire « merveilleuse » et vraie dont les chrétiens fervents — et bien d'autres — feront leurs délices.

30. — Le gros livre intitulé *Il Francescanesimo*, dû à la plume féconde et experte du R. P. Gemelli, recteur de l'Université du Sacré-Cœur de Milan, surprend d'abord par l'ampleur de son contenu. Des trois chapitres qui le composent, l'un parle de saint François d'Assise, le second est une vue cavalière de toute l'histoire fort complexe des fils de saint François, du XIIIe au XXe siècle ; le troisième entend montrer ce que saint François peut offrir à nos contemporains. Mais tout devient clair si l'on part du dernier chapitre pour retrouver la genèse des deux précédents.

La première intention de l'auteur est, en effet, tout apostolique. Convaincu par son expérience personnelle et par celle de ses frères que l'idéal franciscain est une source de vérité pour l'intelligence, d'élan pour la volonté, d'équilibre parfait pour l'âme, de ferment efficace pour la vie spirituelle depuis ses plus humbles débuts jusqu'à ses plus hauts sommets ; constatant d'autre part les déficiences, les aspirations, les impuissances dans lesquelles se débattent les âmes modernes, le P. G. a eu l'ambition de dégager ce qu'il y a d'essentiel dans la mentalité franciscaine pour le proposer comme un remède et surtout comme un tonifiant aux hommes de notre temps.

De là, le 1er chapitre (p. 1-42), qui ne garde de la vie et de la doctrine de saint François que les traits qui caractérisent le mieux l' « esprit franciscain ». De là, le 2e ch. (p. 46-347), où à travers la diversité des événements, l'opposition des tendances spirituelles, le morcellement des familles religieuses, le P. G. constate la permanence du ferment initial et voit dans cette multiplicité des réalisations accumulées « une preuve insigne de la grande liberté d'esprit que saint François a léguée à ses disciples » (p. 346).

Ayant ainsi dégagé le pur idéal franciscain, l'auteur, dans son 3e ch., le propose au monde moderne. Il en vante à bon droit l'efficacité pour la *vie spirituelle*, s'inspirant ici avant tout de la doctrine de saint Bonaventure. A nos contemporains épris de liberté contrôlée, il en montre l'idéal dans la sainte *liberté* franciscaine. A un monde qui n'a d'estime que pour la science pure et les inventions utiles, il rappelle que, pour un disciple de saint François, tout *savoir* doit être amour et toute étude prière. *L'action* elle-même doit tendre au bien de nos semblables et prendre le caractère d'un véritable apostolat. Et pour quiconque aspire à un épanouissement complet de toutes les virtualités de nature et de grâce qu'il porte en soi, la *joie franciscaine* est présentée comme le signe et le sceau du progrès vers la perfection humaine et surnaturelle.

Tel est « le message de saint François au monde moderne », pour reprendre le titre, heureusement choisi, de la traduction française qui vient d'être rééditée et dont M. Maurice Vaussard assume la responsabilité [10]. C'est un magnifique volume orné de vignettes artistiques et tout à fait dans le goût franciscain. Même à travers la traduction transparaissent les qualités d'un style original digne de revêtir la pensée très avertie et puissamment synthétique d'un des meilleurs écrivains catholiques de notre temps.

31. — On sait peu de choses sur la vie de saint Antoine de Padoue. Le R. P. Willibrord rassemble tout ce que l'on peut considérer comme certain à ce sujet. Il y ajoute une étude sur la doctrine exposée dans l'unique ouvrage sûrement authentique qui nous soit parvenu [1].

Saint Antoine naquit à Lisbonne, à une date ignorée, autour de 1195. Il reçut au baptême le nom de Fernand, mais on ne sait rien de sa famille,

[9] Pierre Leprohon. — **La vie merveilleuse de saint François d'Assise.** — In-12 de 128 p. — Paris, La Colombe (collection « Ferveur »), 1948.

[10] Agostino Gemelli, franciscain. — **Le message de saint François d'Assise au monde moderne.** Lettre-préface de Johannès Joergensen. Traduit de l'italien par Ph. Mazoyer. 2e édit. revue et corrigée par Maurice Vaussard. — Gr. in-8 de 504 p., 650 f. — Paris, Lethielleux, 1948.

[1] P. Willibrord de Paris, capucin. — **Saint Antoine de Padoue, docteur de l'Eglise. Sa vie. Son œuvre.** — In-12 de 246 p., 150 f. — Paris, Librairie Saint-François, 1947.

dont le nom même ne nous est pas parvenu. Quelques indices nous font deviner une jeunesse pure, mais non sans combats. Entré chez les Chanoines Réguliers de saint Augustin, dans la banlieue de Lisbonne d'abord, puis à Coïmbre, il y étudia la théologie et surtout l'Ecriture Sainte. Stimulé par l'exemple des premiers fils de saint François immolés au Maroc et désirant le martyre, il entra dans l'Ordre, passa lui aussi au Maroc, d'où la maladie le contraignit de s'éloigner. A son retour il fut déporté par une tempête jusqu'en Sicile, d'où il gagna Assise, puis la région de Pérouse. Là il se livra à la prédication avec un grand succès, fut nommé par saint François « lecteur » d'Ecriture Sainte, c'est-à-dire professeur de théologie, passa en France où il lutta contre les Albigeois dans la région du Midi et du Centre. Revenu en Italie, après avoir exercé diverses charges dans son Ordre et converti la ville de Padoue dans un Carême fameux, il mourut enfin dans cette ville le 13 juin 1231 ; il avait environ 40 ans. Les nombreux miracles qui suivirent immédiatement sa mort amenèrent sa canonisation moins d'un an après, le 30 mai 1232, par le Pape Grégoire IX.

Son œuvre littéraire consiste en un recueil de sermons divisé en deux parties : *Sermones dominicales* et *In solemnitatibus Sanctorum*. Il composa cet ouvrage à la demande de ses supérieurs pour guider ses frères plus jeunes dans leur apostolat. Il les écrivit en latin. Il y résuma ses propres sermons, qu'il avait prononcés en langue romane, cet idiome qui, avec quelques variantes, était alors usité depuis le Portugal, en passant par l'Espagne et le sud de la France, jusqu'à la péninsule italienne. On ne retrouve dans ce latin qu'un faible écho de la puissance oratoire du grand convertisseur des foules. Par contre, ces pages nous donnent certainement une idée des enseignements plus élevés qu'il réservait à ses frères en religion. Le succès de cet ouvrage fut très grand et le nom de « Docteur », ou de « Docteur Evangélique » lui fut donné dès le début, tandis que, dans son Ordre et ailleurs, sa fête était célébrée en empruntant une partie notable de la Messe et de l'Office des Docteurs de l'Eglise. Ce titre vient d'être consacré par l'autorité suprême du Souverain Pontife (16 janvier 1946).

Les *Sermones* traitent surtout de Morale, car ce à quoi le prédicateur populaire doit tendre, c'est à la conversion de ses auditeurs. Mais à ces convertis il doit ouvrir les perspectives de la vie spirituelle tendant à la perfection. Et ici, malgré sa brièveté, saint Antoine apparaît comme un maître. Il s'inspire de la doctrine de saint Augustin, saint Grégoire le Grand et saint Bernard ; il semble avoir subi aussi l'influence de Richard de Saint-Victor et par lui, celle de Denys. Il propose au néophyte de méditer sur la vie du Christ ; par cette méditation, son disciple parviendra à la « contemplation », vocable sous lequel le saint rassemble toutes les notions que nous appelons aujourd'hui la « vie mystique » ; il en connaît les trois étapes ou les trois voies ; il sait qu'avant de parvenir à la plus élevée, il faut passer par une nuit des sens et de l'esprit qu'il décrit et dont il indique suffisamment les trois signes (que saint Jean de la Croix devait plus tard analyser si profondément), mais il insiste davantage sur la joie qu'éprouve le mystique à « goûter » Dieu. Cette contemplation peut être désirée et demandée humblement à Dieu par tout chrétien converti, mais surtout par les religieux voués au parfait service de Dieu ; personne n'y parviendra cependant sans une ascèse rigoureuse et sans la pratique très généreuse des vertus.

Ces indications rapides permettront à ceux qui auraient éprouvé quelque surprise à l'annonce du « doctorat » de saint Antoine, de comprendre combien ce titre est justifié, et pourquoi S. S. Pie XII, dans la lettre Apostolique qui le déclarait Docteur de l'Eglise, pouvait écrire :

« A qui soupèse attentivement les *Sermons* du saint de Padoue, Antoine apparaîtra comme extrêmement compétant pour ce qui touche les Saints Livres, excellent théologien dans l'examen approfondi des dogmes, docteur insigne et maître quand il traite des choses ascétiques et mystiques... Et parce qu'Antoine employa très souvent des témoignages et des sentences extraites de l'Evangile, c'est à bon droit et avec juste mérite qu'il apparaît digne du nom de « Docteur Evangélique » [2].

32. — L'opuscule de saint Bonaventure *De triplici via* a été bien souvent traduit en français. Le P. Bonnefoy vient d'en publier une traduction nouvelle [3]. Celle-ci, l'auteur nous en avertit, n'est pas strictement littérale ; elle vise à interpréter exactement la pensée plutôt qu'à rendre chaque mot ; on a donc admis quelques périphrases, ajouté telle transition, rejeté en note telle parenthèse. Le P. B. écrit en effet pour les fidèles, sachant bien que les théologiens et les érudits recourront obligatoirement au texte latin. Celui-ci se trouve dans les éditions de Quaracchi, sur lesquelles la présente traduction a été faite.

C'est également pour les fidèles que le P. B. a écrit une introduction qui occupe plus du tiers du livre, et qu'il a multiplié les notes doctrinales. Ainsi expliqué, le texte du saint docteur sera plus facilement utilisable pour la méditation. Car, très concis et procédant implacablement, sauf en quelques passages, par divisions ternaires qui se greffent les unes sur les autres, ce traité n'offrirait guère d'utilité à qui se contenterait de le lire d'un trait. Il demande à être médité par petits fragments sur lesquels on reviendra plusieurs fois ; alors il livrera tous ses trésors qui sont des plus précieux et sera un guide pour toutes les âmes généreuses, qu'elles soient au début de leur marche vers la perfection chrétienne, ou qu'elles approchent du but final en goûtant l'union divine.

33. — Ce serait bien dommage que prêtres et fidèles se laissent détourner d'une lecture attentive du livre du R. P. Breton sur la prière [4] par quel-

[2] Lettre *Exulta Lusitania felix ;* traduction du P. Willibrord. Outre l'ouvrage de celui-ci, on consultera avec fruit, sur la doctrine spirituelle du saint, l'article du P. Heerinkcx du *Dictionnaire de Spiritualité*, t. I col. 714-717. — La publication de ce précieux dictionnaire, interrompue par la guerre et ralentie par les événements actuels, vient de reprendre ; un nouveau fascicule est paru.

[3] Saint Bonaventure. — **Les trois voies de la vie spirituelle.** Introduction, traduction, notes du R. P. Jean-François Bonnefoy, O. F. M. — In-12 de 144 p. — Librairie Saint-François, 2080 ouest, rue Dorchester, Montréal 25 (Canada).

[4] F. Valentin-M. Breton, O. F. M. — **La vie de prière.** *Sa nécessité, sa pratique, sa grandeur.* — In-16 de 192 p., 185 f. (Collection « La vie intérieure »). — Paris, Aubier, 1948.